

# METS TES PALMES

féministe \*



riviera

revue

SEPT

octobre 2024

# METS TES PALMES



Nous voici déjà presque à la fin de l'année, et seul un numéro de Mets tes palmes a vu le jour en 2024. Que s'est-il passé ?

En fait, cette année reflète parfaitement le thème de cette édition : les limites et frontières. Bien que notre collectif soit toujours animé par une envie ardente de braver le courant par la révolte, nous restons une association basée sur le care et confrontée à divers obstacles – financiers, mais pas seulement. Nous avons alors dû nous poser des limites, afin de prendre le temps de travailler sur cette publication et d'organiser notre toute première résidence sans trop nous épuiser. Et pour cette résidence à l'espace Eeeeh! à Nyon, nous accostons les rives de La Côte avec un programme qui promet de faire des vagues (voir les détails sur notre site Internet). Mais ne vous trompez pas, le contenu de ce numéro s'annonce tout aussi engageant.

Au vu du contexte politique mondial actuel, il est primordial pour nous d'aborder les questions de migration et de droit d'asile avec des entretiens de personnes engagées dans l'aide aux personnes en situation de migration ainsi qu'avec des textes de ceux qui traversent les frontières. En outre, suite aux mobilisations étudiantes pour la Palestine entre mai et juin 2024, nous prenons position sur les politiques de mort des États impliqués dans le génocide. Dans ce numéro, nous nous aventurons dans diverses zones liminales et explorons comment, pour les personnes neuroatypiques et sexisées, les limites sont constamment outrepassées par divers stimuli. Nous considérons aussi les dépassements de limites qui ont poussé beaucoup de femmes à ne plus s'engager dans des relations avec des hommes, ou encore les limites que certain·e·x se posent face aux substances qui s'imposent un peu trop au quotidien. Mais il est également important de penser au-delà des frontières, notamment celles de notre imaginaire, afin de construire des futurs meilleurs. Enfin, nous retrouvons nos incontournables pages astro avec des petites pensées pour chaque placement de Saturne en maison, et, avec les Slogans de l'entrée dans la Planthroposcène, nous scandons pour les êtres humains et autres qu'humains, pour les plantes et les oublié·e·x de cette ère anthropocentrée.

Vous êtes prêt·e·x ?  
Alors enfiler vos palmes pour une plongée sans limite.

**L'équipe de Mets tes palmes**



## Impuissance Palestine 8–11

Chronique colère

## En faveur du droit d'asile pour les personnes queer avec Chloé Pignolet

Interview, partie 1

## Bête bleue electrik 19

Épreuve digitale

## AïE 21–23

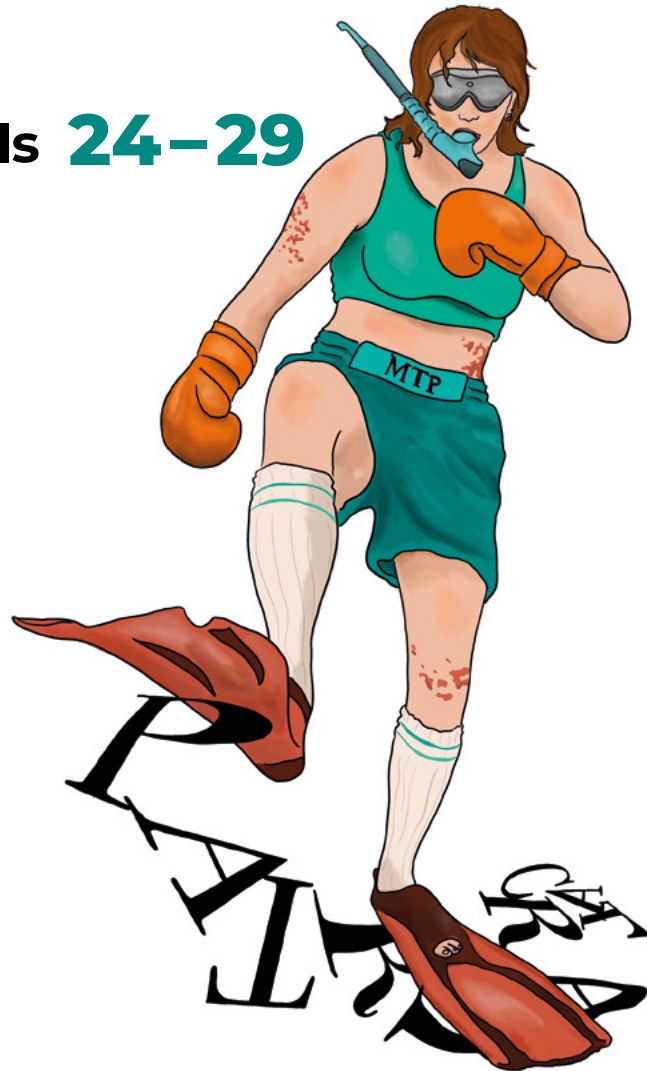
Essai douloureux

## Carte blanche à Voix d'Exils 24–29

Carte blanche

## Saturne limite, Saturne fissure 30–31

Astro



## Sober Star 34–38

Chronique dessoulée

## S'intégrer en tant que personne migrante à l'Université avec Alyssa Fonjallaz et Faty Ndiaye

Interview

## Le mouvement 4B en Corée du Sud nouvelle forme de lesbianisme politique 46–48

Chronique militante

## En faveur du droit d'asile pour les personnes queer avec Chloé Pignolet

Interview, partie 2

## Slogans de l'entrée dans la Planthroposcène 53–55

Poésie

## Tête dans la lune 56–59

Essai

# IMPUISSANCE

Ce texte a été écrit en juin 2024 suite au mouvement d'occupation en faveur de la Palestine qui a émergé à l'Université de Lausanne et qui a résulté en 9 jours d'occupation du bâtiment Géopolis. Les étudiant-e-x-s mobilisé-e-x-s avaient exigé le boycott académique des universités israéliennes, sous forme de trois revendications: l'élaboration d'une liste des collaborations en cours avec des universités israéliennes et leur interruption immédiate jusqu'à ce qu'Israël respecte un cessez-le-feu permanent, le respect du droit international, la fin de l'apartheid et de l'occupation coloniale; une politique proactive d'accueil et de soutien envers les étudiant-e-x-s et chercheuses palestiniennes et une prise de position ferme dénonçant la destruction des universités gazaouies et le meurtre de leurs membres. Aucune de ces revendications n'a obtenu de réponse positive et les universités suisses n'ont jamais interrompu leurs partenariats israéliens.

TW: violence de guerre, crime contre l'humanité, génocide

Frédéric Borloz [recteur] sur l'occupation de l'UNIL: il faudra bien que ça s'arrête (Rts.ch, 8 mai 2024). Les occupations d'universités essaient partout en Suisse (Le Temps, 7 mai 2024). Quand le campus se mue en zone de combat (24 heures, 15 mai 2024). Grosse fatigue dans les universités suisses (Le Matin, 15 mai 2024).

Tu te réveilles au milieu de la nuit tu vas aux toilettes.

Tu es revenu avec une grimace. Je te demande pourquoi. Sommeil collé à ma voix je parle de travers. Tu me dis: sur Instagram j'ai vu un père brandir en l'air le cadavre d'un enfant de trois ans. Il pleurerait. Nous pleurons. Pourtant dans la belle chambre sous le clair de lune suisse il n'y a rien à craindre nous ne risquons rien.

*This is the stuff of nightmares.*

Le cauchemar est enfermé dans le téléphone que je tiens dans ma main. C'est une boîte noire qui est une fenêtre. J'ouvre la boîte tous les matins pour découvrir comment mon corps aurait été décapité démantelé démembré détruit brûlé vif affamé desséché envahi anéanti si j'étais né suite de hasards pas blanche, pas riche, pas suisse, si j'étais née sur le territoire entre la mer et le Jourdain, si j'étais née en Palestine, si j'étais né sur une terre qu'on refuse d'irriguer sauf avec le sang des enfants.

5 heures du matin je rentre chez moi mon corps à Paris mon cœur à Gaza<sup>2</sup>. j'ai le privilège de choisir quand j'ouvre la boîte et ce ne sont que des images. Rien que ces images sont gravées dans la rétine je ne les oublierai jamais je ne pense pas que quiconque les ayant vues puisse les oublier. Je n'arrive pas à commencer à imaginer ce que ça fait de voir ça et il s'agit d'identifier les cadavres de voir mourir taon adelphe taon meilleurh amih taon partenaire ton père ton oncle ta tante ta mère tes camarades de classe tes collègues tes camarades de classe tes camarades de classe

tout ce que les gens sans cœur que je vois parler sur les plateaux de télévision trouvent à dire (petit florilège): tuer des enfants est justifié lorsqu'il s'agit de légitime défense/vous qui défendez la cause LGBTQ+ savez-vous ce qu'il se passerait à Gaza pour ces personnes/condamnez-vous les violences/condamnez-vous le terrorisme du Hamas/nous considérons que le slogan *From the river to the sea* peut être considéré comme un appel à la haine

*condamnez-vous les violences?*

jamais personne ne leur répond: et vous? Leurs politiques de mort s'affichent non seulement sur les écrans brillants des chaînes de télévision dans les petites mouchettes de manchettes de journaux la direction trouve toujours un moyen d'être contre les occupations lorsqu'il s'agit de ses bâtiments administratifs mais se trouve bien incapable de réfléchir à la situation gazaouie il n'y a pas de pensées possibles ces corps ne sont pas vivants pour la suprématie blanche leur mort ne compte pas mieux elle est de leur point de vue le cours naturel des choses *on se débarrasse des vermines des punaises de lit des Arabes oups* je l'ai dit mains qui se cachent la bourgeoise bouche blanche qui profère ces horreurs, glissements sémantiques rhétorique d'extrême droite qui se pare des fausses couleurs d'un philosémitisme<sup>3</sup> de circonstance, mais il s'agirait de ne pas oublier que les génocides d'avant et de maintenant se passent tous de la même manière à côté de nous, encouragés par des politiques étatiques, de la logistique sophistiquée, des yeux fermés, nous, toi et moi, qui nous levons le matin, sans bombes à côté de chez nous, sans corps calcinés, café dans la main, téléphone dans l'autre, nous sommes les témoins d'un génocide filmé en 4K

*this is the stuff of nightmare*

# PALESTINE

par la plus grande des perversions nous sommes rendus spectateurices et simultanément renvoyés à notre impuissance. Les nécropolitiques s'en nourrissent. Elles regardent nos yeux horrifiés tristes émus indignés se détourner progressivement de la violence des images elles se délectent de notre impuissance

nous pouvons agir nous montons des campements de soutien simulacres afin de défendre les idées d'un peuple sur les terres européennes, nous pouvons aller comme toi et moi depuis le mois d'octobre chaque semaine aux manifestations free free Palestine dans les rues de Bâle l'endormie, un soir de novembre nous sommes un corps noir collectivisé de tristesse tâchant de réveiller les morth-vivanths qui nous entourent ceux qui ne veulent pas se rappeler de l'histoire qui par mauvaise foi disent *mais il n'y a pas de chambres à gaz ni de lignes de trains ni de grandes cheminées en brique ils ne parlent pas allemand ils ont eux-mêmes souffert d'un génocide*

tout cela est vrai et montre simplement que l'histoire se répète des dizaines de fois mais ce n'est pas qu'une simple répétition; les tremolos des violences se parent d'accords nouveaux – aucune identité n'a jamais empêché quiconque de devenir un meurtrier, un assassin, un criminel de guerre contre l'humanité je regarde les images de Gaza je pleure toutes les larmes de mon corps je suis dans mon lit je ne peux rien faire à part écrire

les cauchemars s'arrêtent quand on range la boîte noire quel luxe européen

mon téléphone me montre des images du génocide puis d'un nouveau modèle de chaussures puis d'une œuvre d'art puis d'une meuf bonne Gaza est réduit en poussière je pleure je suis impuissante aucune institution ne portera mon cœur brisé vers les enfants de Gaza et ça ne servirait à rien pour redonner une dignité à ceux qu'on a anéanti comme des moins que rien moins que rien moins que rien comment pouvez-vous voir tranquillement les enfants mourir? comment je peux oublier ça la moitié de ma journée afin d'accomplir les tâches nécessaires à mon existence? comment Ignazio Cassis peut-il se regarder dans la glace? où s'arrête et commence mon empathie? que fout mon gouvernement? qui veut m'aider à brûler l'Europe blanche à laquelle j'appartiens? qui veut aider les enfants de Gaza? qui veut aider les enfants de Gaza?

Cependant écrivent les dominants: « Face aux drames humains dans la bande de Gaza, [Audrey Leuba] dit comprendre les manifestant[h]: " Leur émotion et leur besoin d'agir sont légitimes, nous les partageons." Hélas, ces manifestations, qui se voulaient pacifistes et respectueuses au début, ont été noyautéées par des éléments plus radicaux. "Nous avons vu parallèlement l'occupation échapper au collectif, avec l'apparition de personnes extérieures à l'Université, de logos de partis ou de groupes politiques, de prises de parole sans rapport avec la cause défendue" ». (Eric Felley, « Grosse fatigue dans les universités », Le Matin, 15 mai 2024).

Si vous vous sentez *noyauté-e d'éléments radicaux*, essayez le test suivant: est-ce que ces « éléments radicaux » incarnent des idées politiques qui soutiennent le respect des droits humains, critiquent les meurtres de civils et en particulier d'enfants, et les guerres de colonisation? Si la réponse est oui, ne vous inquiétez pas: ce noyautage ne risque que de vous faire évoluer dans des sphères où l'on comprend avec vous que nous avons tous un cœur, et que ce cœur est à gauche.

J'ai peur autant pour les Juif-ve-x-s qui se retrouveront, contre leur gré, assimilé-e-x-s aux politiques d'extrême-droite sionistes du gouvernement israélien, entraînant l'accroissement de l'antisémitisme déjà en hausse, que pour les Musulman-ne-x-s et personnes arabisées<sup>4</sup> de toutes les confessions dont on nie, encore et encore, que les discriminations qu'ils subissent existent bel et bien. Les guerres des puissants-e-x-s se font avec la chair à canon des méprisé-e-x-s et le colonialisme israélien participe de cette privation de mort<sup>5</sup> que subissent les personnes arabisées.

Hélas, je ne vous apprend rien. Cette nuit j'ai encore rêvé d'enfants déchiétés.

On s'est fait collectivement avoir par la rhétorique identitaire de l'extrême droite. On a intégré que les opprimés le sont pour toujours, *ad aeternam*, de manière essentielle, que les oppresseurs le sont également, et donc on ne comprend pas comment c'est possible, avec le précédent de la Shoah, on a envie de ne pas y croire, je comprends, moi non plus je n'ai pas envie d'y croire. Dans toutes nos universités, à plus ou moins fort degré, le même déni de nos méthodes de travail, de recherche et d'analyse, porté par ceux qui incarnent l'autorité de la science.

Maya Wind: « J'étudie la manière dont les sociétés coloniales se reproduisent à travers la violence — pas uniquement à travers leur armée et un état sécuritaire, mais aussi à travers des institutions apparemment civiles. Les universités israéliennes sont parfois perçues comme indépendantes de l'État, mais elles sont en réalité essentielles pour le soutenir. Je suis une juive israélienne, mais depuis plus de dix ans, je suis basée dans le système d'enseignement supérieur nord-américain, où j'ai constaté que les universités israéliennes sont souvent perçues en Occident comme des bastions de libéralisme, de démocratie et de liberté. J'ai été frappé par l'écart entre ce récit sur les universités israéliennes et ce que les universitaires et activistes palestiniens disent depuis des décennies<sup>6</sup>. »

Des universités ont été construites en terres palestiniennes, parfois sur les ruines des villages détruits pendant la Nakba en 1948. Pis encore, nous dit Maya Wind, l'architecture militarisée des universités les font « fonctionner comme des forteresses, même si elles sont publiques: elles sont fermées, l'entrée est sécurisée, et elles sont gardées par des agents de sécurité armés, généralement d'anciens soldats. Les étudiants et facultés palestiniens montrent souvent les parallèles entre les points d'entrée de l'université et les checkpoints militaires<sup>7</sup>. » Peut-être que les pays occidentaux du Nord (à l'exception notable de l'Irlande, pro-palestinienne depuis longtemps) refusent toute rupture avec les universités israéliennes parce qu'elles appliquent précisément ce qu'elles rêvent d'appliquer: le campus-prison, l'université comme mise au pas de la chair à canon/travail des populations sous des régimes de plus en plus autoritaires.

#### L'université et la police main dans la main.

Selon eux: si les faits – la colonisation israélienne, l'apartheid, le racisme anti-arabe, les crimes de guerre et de génocide – vont contre l'idéologie dominante, ce sont des opinions. Par contre, si les faits la confirment, ce sont des faits.

Judith Butler, interviewé·e·x à Paris, souligne qu'il serait, pour elle, « plus honnête et correct historiquement de dire que le soulèvement du 7 octobre était un acte de résistance armée. Il ne s'agit pas d'une attaque terroriste ni d'une attaque antisémite. Il s'agissait d'une attaque contre des Israélien·ne·x·s. Et vous savez, je n'ai pas aimé cette attaque. Je l'ai dit publiquement. J'ai eu des ennuis pour avoir dit que c'était, pour moi, angoissant. C'était angoissant, c'était terrible. Cependant, je ne serais pas raisonnable si je décidais suite à cela que la seule violence de cette scène était la violence faite aux Israélien·ne·x·s. Les Palestiniens·ne·x·s subissent des violences depuis des décennies. C'était un soulèvement, qui est le produit d'un état de soumission, et qui se développe contre un appareil d'État<sup>8</sup> violent. D'accord? Parlons clairement. Vous pouvez être pour ou contre la résistance armée, vous pouvez être pour ou contre le Hamas, mais appelons-la

au moins résistance armée, et nous pourrions alors débattre de la question de savoir si nous pensons que c'est juste, s'ils ont fait ce qu'il fallait, ou si une stratégie différente<sup>9</sup>... » Cette phrase lui vaudra immédiatement les reproches qu'il anticipait, c'est-à-dire que le cadrage politique, descriptif, la catégorie utilisée pour parler de cet événement du réel est immédiatement compris comme un cadrage moral, comme une défense de ces stratégies de luttes armées.

#### Condamnez-vous les violences?

Ceux qui pensent et ceux qui ressentent: voilà les grand·e·x perdant·e·x de ce débat occidental autour de la situation en Palestine. Les autres ont le luxe de fermer les yeux, les autres ont le luxe de considérer qu'il y a d'un côté, confortablement, les barbares – abjects – de l'autre, la civilisation – rassurante, aux apparences démocratiques sous une terrible violence d'État.

Mais admettre cela, ce serait voir les choses en face.

#### Le Collectif Mets tes palmes

Illustration: Al S. Gutierrez

- 1 Nous utilisons les conventions d'écriture inclusive de notre camarade Al, inspirées de son superbe roman *Les humides* (édhÉa, avril 2022).
- 2 Saint Levant. *5 am in Paris*. 2024.
- 3 *Qui est favorable aux personnes juives, qui les apprécie.*
- 4 Ce terme considère que l'usage du mot « arabe » est un usage colonial qui ne reflète pas les diversités des traditions culturelles, cultures, religions et diversité de langues que nous rassemblons, souvent, par raccourci, sous le terme arabe, d'où le terme « arabisé·e·x » pour montrer qu'il s'agit d'une étiquette appliquée par les blanc·he·x·s.
- 5 L'idée de « privation de mort » souligne le fait que de la même manière que les populations racisées et arabisées n'ont pas le droit à une vie digne, leur mort n'est elle-même pas vue comme une perte que l'on peut pleurer, leur vie n'ayant qu'à peine compté aux yeux du colonialisme blanc.
- 6 Citation originale: I study how settler societies reproduce themselves through violence—not only through militaries and the security state, but also through ostensibly civilian institutions. Israeli universities are sometimes thought of as independent of the state, but they are actually central to sustaining it. I'm a Jewish Israeli, but for over a decade I've been based in the North American higher education system, where I've witnessed how Israeli universities are often understood in the West as bastions of liberalism, democracy, and freedom. I was struck by the gap between this narrative about Israeli universities and what Palestinian scholars and activists have been saying for decades. Tiré de « The complicity of Israeli Academia », interview of Maya Wind by Raphael Magarik, *Jewish Currents.org*, 23 mai 2024.
- 7 idem
- 8 Ce terme, créé par Althusser en 1971, désigne l'ensemble des moyens de diffusion de l'idéologie dominante dont l'État dispose.
- 9 Propos tirés de la table ronde « Contre l'antisémitisme et pour la paix révolutionnaire en Palestine. Entretien avec Judith Butler », organisé par UFJP, Tsedek, l'AFA Paris-Banlieue, Révolution permanente, le NPA et Paroles d'honneur, youtube.com, le 03 mars 2024 et transcrits dans l'excellent article de Aurore Koechlin, *En défense de Judith Butler*, www.Contretemps.eu. 2024.



# EN FAVEUR DU DROIT D'ASILE POUR LES PERSONNES QUEER

discussion avec  
Chloé  
Rignolet

Chloé Rignolet m'attend au café du Simplon, à Lausanne, par une soirée ensoleillée de juin. Entre deux corrections d'examens de droit, l'écriture de sa thèse et son travail de greffière, elle prend le temps pour me raconter son expérience en tant qu'étudiante, puis juriste, dans trois associations qui font bénévolement du service d'aide juridique aux personnes en situation de migration: le SAJE (Service d'aide juridique aux exilé·e·s fondé par l'Entraide protestante suisse)<sup>1</sup>, le Centre social protestant de Genève<sup>2</sup> et AsyLex<sup>3</sup>, pour qui elle travaille toujours. C'est ce travail bénévole qui lui a fait aimer le droit des étranger·ère·s, son interdisciplinarité et la manière dont cela répondait à ses cours théoriques à l'Université de Lausanne.

Après un stage au Tribunal administratif fédéral à Saint-Gall qui accueille les recours pour les décisions du Secrétariat d'État aux migrations chargée de l'accueil (ou du rejet, souvent) des immigré·e·s en Suisse, elle s'oriente définitivement dans le droit d'asile dans une thèse de doctorat consacrée à la manière dont les États européens évaluent la crédibilité des personnes queer demandeur·euse·s d'asile, qui se retrouvent dès lors contraintes à prouver leur identité queer. Déjà dénoncées par la Pink Cross (cf. glossaire p. 52) et par l'Observatoire romand (cf. glossaire p. 52) du droit d'asile et des étranger·ère·s, les violences perpétrées à l'égard des réfugié·e·s LGBTQI+ ne diminuent pas tandis que le droit suisse échoue à reconnaître que les discriminations liées à l'identité de genre, l'expression de genre, l'orientation sexuelle ou les caractéristiques sexuelles sont un motif valable d'asile en Suisse<sup>4</sup>, selon un rapport de janvier 2022. Il serait, selon les autorités, difficile d'attester de la crédibilité de la parole des réfugié·e·s sur ces sujets.

**TW: violences sexuelles et physiques**

**Qu'est-ce qui te plaît le plus dans ton travail d'aide juridique ?**

Ce que j'adore, c'est qu'il y a du droit, de la politique, de l'engagement social, tu es un peu la maman/psychologue/assistante sociale/meilleure amie/confidente/représentante légale de tes client·e·s selon le contact que tu as. Ce qui est intéressant également, c'est que le droit en tant que tel n'est pas très compliqué, c'est plus l'application du droit qui pose problème. Tu dois donc te renseigner en lisant des rapports historiques, politiques, culturels, avoir des connaissances approfondies sur différentes ethnies... En fait, c'est tellement varié et ce n'est jamais la même chose, même si c'est souvent les mêmes cas.

**Outre ton travail associatif bénévole, tu as également fait un stage au Tribunal administratif fédéral (TAF) à Saint-Gall. Quelles perspectives cela t'a donné sur le droit d'asile en Suisse ?**

Le Tribunal administratif fédéral (TAF) à Saint-Gall est l'instance de recours contre les décisions du Secrétariat d'État aux migrations (SEM) qui est l'autorité de la Confédération quant à ces décisions. J'ai fait un stage à la Cour VI, qui s'occupe du droit des étranger·ère·s, donc c'était un peu plus varié, cela comprenait également la citoyenneté, la naturalisation, les regroupements familiaux. J'ai adoré. J'ai aussi découvert l'importance de l'orientation politique des juges au tribunal administratif. En Suisse, les juges sont choisis selon leur orientation politique, c'est représentatif, comme au Parlement: le nombre de juges est proportionnel à la taille du parti. Évidemment, l'orientation politique et l'appartenance à un parti ont un rôle seulement dans le cadre de l'élection. Il est attendu des juges qu'ils se distancient de leur parti, qu'ils soient autonome·e·s et indépendant·e·s, et objectivement parlant c'est le cas. En droit de la concurrence, par exemple, que le juge soit UDC ou PS ne change rien, s'il y a une violation du droit.

Par contre en droit des étranger·ère·x·s, l'orientation politique joue un rôle bien plus important qui se ressent tant dans les chances de succès des cas que dans la manière de travailler de certain·e·x·s juges, et ce y compris lorsqu'il s'agit d'octroyer l'avance de frais (cf. glossaire p. 52) aux personnes qui font recours. L'UDC, par exemple, ne sélectionne pas forcément les personnes les plus modérées lorsqu'il s'agit de choisir des juges pour des cours d'asile et de droits des étranger·ère·x·s, ce qui se ressent également dans les chances de succès. Parce que dans le cas des requérant·e·x·s d'asile, il faut pouvoir passer l'avance de frais, c'est-à-dire la gratuité de la procédure qui doit être accordée. Obtenir cette gratuité se fait sous deux conditions: prouver que tu n'as pas d'argent – pour les requérant·e·x·s d'asile c'est relativement facile – et le tribunal doit estimer que le recours a une chance de succès, donc que lea requérant·e·x·a suffisamment d'arguments pour qu'on ouvre le cas. Comme il s'agit d'une décision individuelle d'un·e·x·s juge qui a tous les pouvoirs et pas d'une décision collégiale, il n'y a pas de personnes pour contrebalancer la décision du ou de lea juge qui instruit le cas. Mais quand tu travailles pour des juges modéré·e·x·s, ça se passe très bien.

#### Qu'est-ce qui t'a mené à choisir ce sujet de thèse ?

Mon sujet de thèse est inspiré par un cas que j'ai eu au Service d'aide juridique (SAJ). Les questions qu'on a posées à l'audition – à laquelle je n'étais pas, mais j'ai lu le procès-verbal – m'ont tellement enragée que j'ai fait un recours, qu'on a perdu, et ça m'a tellement énervée que j'en ai fait une thèse. [Rires]. C'était le cas d'une jeune personne qui est arrivée tout juste majeure en Suisse et qui a donné l'homosexualité comme motif de son départ de son pays d'origine, puisque de la région d'où elle vient, elle est punie de la peine de mort, qui est inscrite dans la loi et pratiquée. L'audition a eu lieu face à la vieille garde du SEM. Les questions portent sur le pays, le trajet migratoire, et commencent ensuite sur

son homosexualité: «Avez-vous déjà consommé?» On parle d'une personne mineure au moment de son départ, qui vient d'un endroit reculé, déjà *none of your business*, quoi! Mais le·a client·e·x·s répond: «Non, j'avais peur! Mais depuis, c'est bon.» Malheureusement, ce que tu fais en Europe ne compte pas. Et là on lui a demandé: «mais comment vous savez?» En tant que représentant·e·x·légale·e·x·s, tu ne peux rien dire. Tu ne peux pas répondre au·à lea représentant·e·x·s de l'autorité en lea questionnant sur son hétérosexualité pour lui faire comprendre que sa question est déplacée. Donc sa demande d'asile a été refusée, parce qu'ils ont considéré qu'il mentait. Cela traduit une incompréhension totale de l'humain en général. On s'en fout, tu peux être homosexuel·le·x·s sans avoir jamais couché avec quelqu'un·e·x·s, *cela ne change rien!*

#### Dans ta thèse, tu t'intéresses à des questions intersectionnelles. J'ai appris d'ailleurs récemment que c'est un concept juridique. Est-ce que vous l'utilisez ?

Non, mais on devrait le faire plus. Les motifs pour lesquels une personne peut demander l'asile sont listés dans la loi: race, nationalité, religion, opinion politique et appartenance à un certain groupe social. Ce dernier motif est un peu fourre-tout, et permet notamment d'inclure la question de l'orientation sexuelle comme motif de persécution. Le droit suisse précise aussi qu'il faut prendre en considération les motifs de persécution spécifiques au genre, sans pour autant à ma connaissance avoir pris en compte l'identité de genre comme motif spécifique. En principe, lorsqu'une personne demande l'asile, lea fonctionnaire en charge de son dossier identifie le motif prédominant qui lea conduit à demander l'asile. Mais dans la réalité, les choses sont beaucoup plus complexes que ça. Le motif de demande d'asile est souvent la race, la nationalité, et ça donne l'impression que c'est très séparé mais ça ne l'est pas, parce qu'évidemment tout le monde ne va pas être traité de la même manière selon l'ori-

gine. Si tu prends par exemple une femme lesbienne, qui appartient à une minorité religieuse dans un pays qui n'accepte pas les minorités sexuelles et de genre, clairement, en plus d'être femme et de faire partie d'une minorité religieuse, ça va être douze fois pire! Il y a souvent une sorte d'accumulation de persécutions et de discriminations, et on essaie de les ranger dans une catégorie. Souvent, les personnes qui viennent pour opposition politique – c'est-à-dire qu'ils s'opposent à leur gouvernement – cumulent d'autres discriminations: être femme, être musulmane, etc.

#### Est-ce que tu pourrais vulgariser le sujet de ta thèse ?

Je travaille sur la manière dont la crédibilité des demandeur·euse·x·s d'asile queer analysée par les autorités des États membres de l'Union européenne. Dans le cadre d'une demande d'asile, quand une personne dépose la demande, elle doit passer une audition pour présenter ses preuves, comme par exemple des vidéos d'elle en train de se faire tabasser. Mais la plupart du temps les preuves sont souvent son récit, ses mots. Et là, après le déroulement de l'audition – on parle d'une journée entière –, lea fonctionnaire qui décide de l'issue de la décision relit le procès-verbal et établit sa « crédibilité », c'est-à-dire la croyance que son récit est vraisemblable ou non. C'est d'ailleurs *une seule personne* qui décide de cela. Dans le cas particulier des personnes issues des minorités sexuelles et de genre, on ne va pas les croire, alors que leur récit consiste en la seule preuve. Parce que tu veux prouver comment, que tu es queer? Objectivement parlant, tu ne vas pas aller embrasser lea fonctionnaire, [rires] tu n'as généralement pas de vidéos de toi en plein acte, et du coup on va regarder si le récit est suffisamment détaillé pour que cela semble cohérent avec les informations qu'on a sur le pays d'origine. Mais dans les faits, c'est très flou. En plus, on utilise souvent les contradictions dans le témoignage pour savoir si la personne ment ou pas. Mais il ne suffit pas de



pointer une contradiction ! Le problème, c'est que dans les auditions d'asile on va dire: « En question 87, vous avez dit qu'il y avait cinq personnes qui ont assisté à votre agression, et en question 642, vous avez dit six. Donc vous mentez ! » On parle d'auditions qui durent des heures et des heures, avec des personnes stressées, des traductions immédiate – et les traducteur.rice.x.s font un excellent job mais il y a toujours des imprécisions.

### Quelle solution les États ont-ils trouvée jusqu'à maintenant ?

Dans le cadre du droit d'asile, tous les États européens se sont demandé comment rendre ces entretiens plus objectifs. Si on fait une demande d'asile en raison d'une opposition politique, c'est relativement facile de le prouver : généralement, il y a une trace des manifestations, il y a des coupures de journaux, des interviews à la télévision. Pour les minorités religieuses, qui est aussi une question intime, tu peux poser des questions de connaissance de la religion, des lieux de cultes, des figures de divinité, il existe également des rapports. Mais pour les minorités sexuelles, c'est plus compliqué : qu'est-ce qu'il faut demander ? Il y a des États qui ont essayé de structurer les entretiens, notamment en passant par des aberrations totales. La Cour de justice de l'Union européenne a du dire en 2012 à la République tchèque que les examens médicaux où l'on fixe des électrodes sur les parties intimes de personnes en leur projetant de la pornographie, c'était contre la dignité humaine. Iels s'étaient dit : Fantastique, on va utiliser la pornographie. Tu en ris parce que c'est tellement absurde, mais il y a vraiment des personnes qui ont subi ça. Et en plus avec des décisions douteuses à la fin, parce que, *spoiler alert*, généralement t'es pas excité.e-x quand quelqu'unex te pose des électrodes et te regarde, quoi. Iels ont également essayé un rapport psychologique, mais c'est également absurde.

### Comment font les États maintenant ?

La méthode actuelle est de demander des connaissances sur la communauté queer locale, comme pour la religion, en quelque sorte. Sauf qu'on parle de personnes qui vivent dans des pays où l'homosexualité est parfois possible de la peine de mort, qui est souvent mise en œuvre... Les personnes n'ont par ailleurs pas besoin d'aller dans un club gay pour savoir qu'elles le sont. Même conceptuellement, l'identité ne se base pas forcément sur des pratiques. Dans le droit, on est à ce stade des réflexions, et la question est : comment prouver ? Les activistes diraient : il n'y a pas besoin de prouver, la parole de la personne vaut comme autodétermination. Mais les autorités protestent avec l'argument de l'appel d'air (cf. glossaire p. 52), qui consiste à dire que si on valorise juridiquement cette autodétermination, alors tout le monde va utiliser l'homosexualité comme prétexte pour obtenir l'asile. Cette idée d'appel d'air est fautive. C'est un argument politique d'extrême droite qui ne correspond pas à la réalité. Personne ne quitte son pays juste pour le plaisir. Ça n'existe pas. Personne n'a affaire aux passeurs, ne traverse la Méditerranée, ne risque d'être violé.e-x dans les camps de réfugié.e-x.s juste pour le fun. C'est cependant cet argument qui gagne. Et donc, l'autodétermination ne suffit pas du point de vue de la loi d'asile. À cela s'ajoute le fait que toutes les personnes du spectre queer ne possèdent pas les mêmes droits. L'orientation sexuelle est admise comme faisant partie de la définition de réfugié.e-x, alors que pour l'identité de genre il y a encore très peu de cas. Dans la Convention de Genève de 1951, qui est appliquée dans la plupart des États, il est écrit que toute personne qui quitte son pays d'origine par crainte d'être persécutée, c'est-à-dire de subir des atteintes à sa vie, à son intégrité physique, à sa liberté, en raison de sa race, sa nationalité, sa religion, son appartenance à un certain groupe social, ou ses opinions politiques, obtient le statut de réfugié.e-x. Les catégories de genre et d'orientation sexuelle n'apparaissent pas. On peut évidemment faire des

interprétations de la catégorie du « groupe social ». Le premier groupe social qui a été reconnu ce sont les femmes cisgenres, par exemple dans le cas des femmes en Afghanistan<sup>5</sup>. Puis l'orientation sexuelle a été désignée ainsi comme un certain groupe social. Pour l'identité de genre, ce n'est encore pas admis en droit par la jurisprudence, que ce soit pour le troisième genre (cf. glossaire p. 52), une personne transgenre, ou une personne avec une expression de genre différente de la binarité de genre. Il y a quelques cas, mais pas de consensus.

### C'est comme s'il y avait une incapacité du droit à se saisir efficacement de cette question ?

Le problème, c'est que la Convention de Genève a été faite en 1951, et elle concernait dans un premier temps uniquement les rescapé.e-x.s de la Seconde Guerre mondiale. Son élargissement ne s'est faite que dans les années 1960. Tous les pays continuent à fonder leur droit d'asile dessus, bien que la définition de l'Union européenne soit un peu plus large, avec la mention expresse de l'orientation sexuelle. Elle est tellement large que c'est encore possible de faire avec, aussi parce que dans la grande majorité des pays, même s'ils ne font pas partie de la convention, elle est rentrée dans ce qu'on appelle en droit la coutume (ce qui relève du bon sens, par exemple ne pas tuer, ne pas attaquer un État voisin). Le problème, c'est que les questions liées aux orientations sexuelles et aux minorités de genre ont été longtemps taboues. Maintenant, c'est d'actualité, on en parle mais encore trop peu, surtout parce que les demandes d'asile fondées sur ce genre de motif sont rares. Souvent, les personnes partent pour cette raison mais ne vont pas le dire à l'audition, par honte, par peur de la réaction, parce qu'elles ne se sont pas acceptées elles-mêmes. Elles demandent alors l'asile pour d'autres raisons, mais s'il ne leur est pas accordé, elles n'ont pas de preuve d'opposition politique. Puis dans un second temps, elles vont le dire en expliquant qu'elles ne peuvent

pas rentrer, et les autorités leur répondent : « Vous n'aviez qu'à le dire avant ! » Et on les accuse d'inventer et de mentir, ce qui rend la demande encore plus compliquée, parce que lorsqu'un second motif apparaît, on a tendance à les accuser. Je ne dis pas que ça n'arrive pas, mais il s'agit d'une toute petite minorité, la majorité ne ment pas. C'est comme, d'ailleurs, les femmes qui fuient parce qu'elles ont été agressées sexuellement. Elles ont tellement honte qu'elles n'en parlent pas. C'est en arrivant dans un pays occidental, où les problématiques relatives aux agressions sexuelles sont plus visibles et acceptées, qu'elles finissent par en parler et cela leur porte paradoxalement préjudice. On a donc l'impression que ces personnes sont moins nombreuses qu'elles le sont en réalité, juste parce qu'elles n'en parlent pas.

### C'est également une mauvaise compréhension du mécanisme du coming-out, qui même lorsqu'on est dans une société occidentale relativement tolérante, peut être très compliqué. Je n'ose pas imaginer dans un cadre où tu dois en plus en parler à des autorités alors que ta vie dépend de leur décision !

Bien sûr ! Et dans le droit d'asile, de manière globale, en Suisse comme à l'étranger, il y a une mécompréhension totale de la psychologie humaine, et surtout des traumatismes. Parce que si quelqu'unex a vécu un traumatisme, n'importe lequel et qu'il soit diagnostiqué ou non, on ne le prend pas en compte. On va par exemple reprocher à une femme qui a été violée de ne pas avoir fui, de ne pas avoir parlé directement, même si on sait qu'il y a des choses comme le refoulement ou les mécanismes d'immobilisation face au danger. Et typiquement, quelqu'unex qui est très traumatisé.e-x, qui ne parle pas de son traumatisme en premier lieu, qui suit des soins, qui voit unex psy, et qui finit par en parler, c'est en réalité beaucoup plus crédible sur le plan de la psychologie humaine que quelqu'unex qui en parle d'emblée ellui-même. Objectivement parlant, c'est plus proche du processus habituel de ne

pas réussir à en parler, suivre une thérapie puis réussir à en parler ! Mais souvent cela ne sera pas compris. Iels vont dire : « Vous n'avez pas pleuré, lors de l'entretien. » Ou alors : « Vous avez trop pleuré, lors de l'entretien, ce n'est pas crédible, vous jouez la comédie. » Ou bien : « Il y a trop de détails, donc c'est appris par cœur. Il n'y a pas assez de détails, donc vous ne savez pas de quoi vous parlez. » Le récit est trop linéaire : c'est appris par cœur ; le récit n'est pas suffisamment linéaire, c'est que vous ne savez pas de quoi vous parlez... » En fait, c'est de la double-contraite, c'est du re-traumatisme, et je dis ça en tant que représentante légale sans avoir moi-même vécu cela, même si j'assiste sans pouvoir intervenir aux auditions.

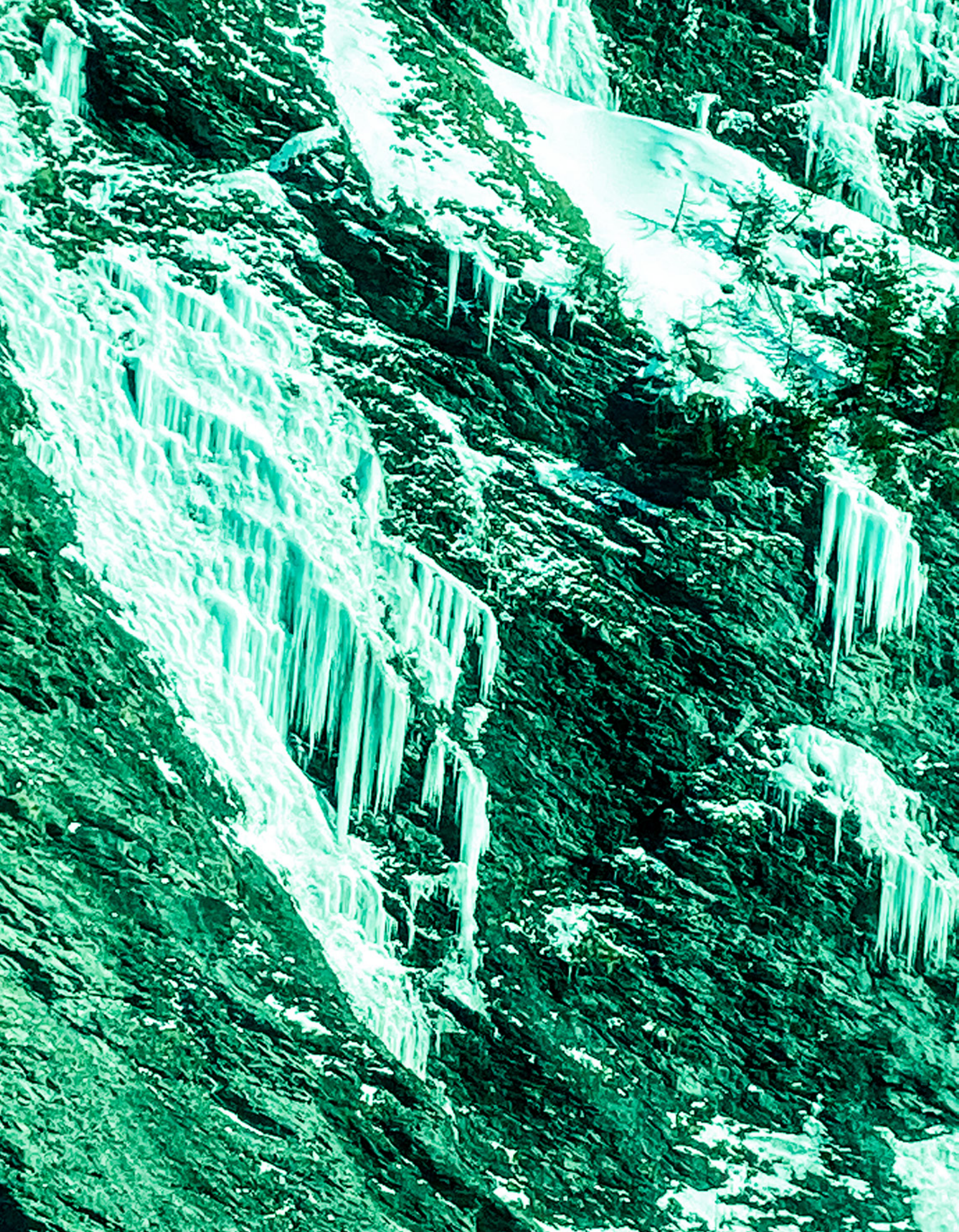
### Par rapport à ce que tu disais sur la mémoire traumatique, tu dis donc que tu peux arriver dans un pays, avoir un moment pour te reposer, comprendre ce qui t'est arrivé et quand tu comprends enfin, c'est trop tard ?

Souvent, il n'y a même pas le temps d'en arriver là. Le trajet classique consiste en une entrée illégale, puis une arrestation par la police ou une présentation à un centre de requérant.e-x.s. Là, il y a dépôt d'une demande d'asile, avec au bout de trois jours un entretien pour savoir si la Suisse est compétente en la matière. C'est donc très rapide. On commence par clarifier selon les accords de Dublin<sup>6</sup> où la personne a été enregistrée pour la première fois en Europe pour déterminer quel État est compétent. Si la Suisse est par miracle compétente, la personne va dans un centre, et quelques semaines après est convoquée pour une audition par le SEM. L'audition dure une journée entière, même s'il y a des pauses, et on va leur dire qu'il faut raconter ce qu'ils veulent. Iels n'ont pas forcément vu leur représentant.e-x.légal.e-x, ou alors rapidement, et iels n'ont pas le temps de réfléchir à l'entretien et à la manière dont iels vont présenter leur récit – et il ne faut pas trop le préparer, parce qu'on va les accuser d'avoir appris par cœur. Et quelques semaines plus tard, la décision est rendue. Si les personnes ont de la

chance elles obtiennent l'asile, ou une admission provisoire – ça veut dire qu'ils n'ont pas la qualité de réfugié.e-x.s, mais on ne peut pas les renvoyer dans leur pays pour des raisons politiques ou pour leur état de santé. Le cas typique, ce sont les Syrien-ne-x.s : à moins d'avoir toi-même essayé de tuer Bachar El-Assad, tu n'as pas l'asile en étant syrien-ne-x, mais iels ont des permis parce qu'ils ne peuvent pas être renvoyé.e-x.s. Et si les personnes n'ont pas de chance, elles sont refusées. Il faut faire recours au TAF (cf. glossaire p. 52) dans les 30 jours, et il faut passer la fameuse avance de frais (cf. glossaire p. 52), et si rien ne marche, les demandeur.euse-x.s débouté.e-x.s vont se retrouver à l'aide d'urgence (cf. glossaire p. 52) et sous la pression des autorités pour qu'elles quittent la Suisse. Évidemment, ça dépend des cantons, certains sont beaucoup moins enclins à chasser les personnes en situation illégale. S'il y a des enfants, iels vont moins insister que si ce sont des hommes seuls. Il est également possible de demander un réexamen, les représentant.e-s légaux ne vont pas forcément les abandonner, mais c'est plus dur.

## Suite en page 50

- 1 [www.eper.ch/project-explorer/service-daide-juridique-aux-exilees-saje](http://www.eper.ch/project-explorer/service-daide-juridique-aux-exilees-saje).
- 2 [www.csp.ch/geneve/services/refugies/](http://www.csp.ch/geneve/services/refugies/)
- 3 [www.asylex.ch/](http://www.asylex.ch/)
- 4 [www.odae-romand.ch/2022/11/15/sortie-du-rapport-asile-lgbtiq/](http://www.odae-romand.ch/2022/11/15/sortie-du-rapport-asile-lgbtiq/).
- 5 En Afghanistan, le régime taliban vise à effacer complètement les femmes et les filles de la sphère publique, en les privant de leurs droits fondamentaux comme l'éducation, la liberté de parole et de mouvement, le droit de disposer de leur propre corps, etc.
- 6 Accord qui statue sur le fait qu'en Europe, les étranger.ère-x.s en situation irrégulière sont renvoyé.e-x.s dans le premier pays de contact, que ce pays soit voulu ou non, afin que leur admission y soit jugée.



# BÊTE BLEUE ÉLECTRIC

Le thermostat affiche la température de votre sol  
6°C

Vos talons pompés par le jus des racines  
S'alourdissent vos appuis

Les racines magnétisent l'enfouissement

Noyau 1216 km

Noyau 2270 km

Mésosphère 2885 km

Croûte 5 km

Croûte 8 km

Asthénosphère plaques de roches tendres

Croûte 80 km

Croûte océanique - de 5 km

Fossiles futuristes aux mains géantes trop pleines de glaise

Masturbation numérique et hypermatérielle

Annexe sensationnelle fout le foie en vrac

Imaginez l'ordinateur sous la surface-terre.

Corps automatique ne pleure pas mais se couvre de pâleur

Le signal

Le signal blême

Le signal blême électrogène

Le signal blême électrogène messenger

Le signal blême électrogène messenger se taille

=> notifié et nobélisé

OS Operating System

OS Oblative Solide

OS Obéissance Sabotée

OS Oscillateur Saturé

OS Obsidienne Salivaire

OS Obstination Sarcastique

OS Oeuvée Sanguinolente

OS Obvie Surpuissante

OS Occlusion Saxatile

OS Ordinaires Saprophytes

OS Odorat Somnambule

Ne reste que l'empreinte, le ciment, les griffes et le pelage dissout  
de la guivre digitalisée.

Dans la capsule en métal, elle regarde le personnage-anneau qui  
désire à l'excès.

L'œil guetteur parfume de son odeur acide.

Aval-avale

Elle gobe.

C'est à terre que ploient les organismes. Le personnage-anneau arbore  
des pulsions prothèses. Glouton gâté et fécond performe la carte lyrique.

Le corps se dévore lui-même.

C'est une tension au sommet du cou - elle n'a pas le droit de lui sourire.

L'alliage est inopportun.

*Emma Chataigné*

*Photographie: Julie / Julot Wuhrmann*

NEUROLOGICAL

HUMAN

AND

MORE

THAN

HUMAN

INVISIBLE

WORKERS I

AÏE

Les personnes neuroatypiques<sup>1</sup> – comme moi – ne traitent pas les informations de la même manière que les personnes neurotypiques. Pour nous, les stimuli du quotidien – les odeurs, le toucher, les bruits, etc. – sont parfois difficiles à tolérer, et de cette difficulté peut résulter la pénible sensation d'être envahi·e·x dans sa sphère personnelle. Et quand on est également une personne sexisée, la peine est double, car nos corps sont constamment touchés, empiétés, pénétrés. Et bien qu'ils suscitent de l'intérêt car ils sont appréhendés par beaucoup comme des objets de désirs ou de conquête, ils ne sont finalement que peu étudiés dans le domaine de la recherche médicale. En conséquence, la médecine ne sait pas toujours comment soigner les troubles faisant souffrir principalement les personnes sexisées; on nous condamne alors à subir des douleurs perçantes, pour lesquelles

le seul remède est souvent de se goinfrer de médicaments en évitant de nous plaindre, sans compter les dégâts que ces traitements provoquent. Et quand nous sommes enfin prises en charge médicalement, il est normalisé que cela se déroule dans la douleur. Pour mieux comprendre le quotidien d'une personne concernée par ces problématiques, je vous propose de braver les frontières de mon intimité en vous glissant dans ma peau à travers ce récit d'une journée.<sup>1</sup>

**TW – examen gynécologique douloureux**

Réveil à 06h00. Éblouie par la luminosité de mon écran, j'éteins mon alarme et me retourne dans mon lit en me préparant mentalement à cette journée. Au programme: un rendez-vous chez la gynécologue pour une... quoi déjà... colposcopie? Je ne sais pas trop à quoi m'attendre. Je n'ai pas compris tout ce que la secrétaire médicale m'a dit au téléphone, mais elle m'a répété que je ne devais pas m'inquiéter. Après ce rendez-vous, je dois aller au bureau pour travailler. Mes yeux piquent et sont gonflés. J'ai l'impression qu'un couteau me transperce le visage. Aïe, c'est la troisième migraine de la semaine. J'ai déjà manqué le travail à cause de cela lundi. Si je veux être sûre de pouvoir fonctionner correctement aujourd'hui, il faut que je prenne un médicament le plus vite possible.

Après une douche et un modeste petit déjeuner, je cherche dans ma pharmacie le remède qui sera le plus efficace pour faire passer ma migraine. J’ai la tête lourde, la nausée, des vertiges et j’ai l’impression de ne pas avoir le contrôle de mes yeux.

Je pourrais prendre un triptan, mais je n’aime pas trop ce genre d’antimigraineux car, généralement, après l’avoir avalé, je sens ma gorge brûler pendant plusieurs heures, et tout ce que je bois ou mange me fait mal. Des anti-inflammatoires puissants sont une alternative, mais comme j’ai eu mes règles la semaine passée, j’ai déjà dû prendre pendant quatre jours des anti-inflammatoires combinés à des antalgiques, et je ne voudrais pas en abuser. Ces médicaments ne sont pas bons pour la flore intestinale, et je viens de me remettre d’une gastrite. J’opte donc pour un triptan, en espérant que cela chasse la douleur. Car non, ce traitement ne fonctionne pas toujours du premier coup. Et après il faut prendre un deuxième cachet, tout en veillant à ne pas trop en ingérer non plus, parce que l’abus d’antimigraineux peut provoquer… des maux de tête.

Enfin posée dans le train, je configure mon casque en mode réduction de bruit et lance ma playlist. J’ai dû traverser plusieurs wagons avant de trouver une place tranquille. Pour certain·e·s migraineux·se·x·s en pleine crise, c’est la lumière qui est insupportable. Pour moi, c’est le bruit. Étant depuis toujours hypersensible aux sons, je ne supporte pas ceux qui me sont imposés et que je ne peux contrôler, car il m’est impossible de ne pas entendre. Même quand je porte mon casque, les sons attaquent mon espace, qu’il s’agisse du bruit émis par cet homme cis qui éternue comme si sa vie en dépendait ou du bruit que cette personne fait quand elle se ronge les ongles.

Mes yeux me font mal. J’ouvre une page internet et recherche « colposcopie », pour savoir un peu à quoi m’attendre : « Examen gynécologique indolore, d’une durée de quinze minutes environ. » Ok, plutôt rassurant. J’imagine que ça ne sera pas vraiment pire qu’un frottis. Même si bon, lors de mon dernier frottis, j’ai quand même saigné pendant plusieurs jours après l’examen. Malgré mon brossage de dents, je sens encore le goût du triptan qui a fondu sur ma langue. Je déteste ce goût. Le train s’est arrêté, je libère alors la place à côté de moi au cas où quelqu’un·e·x souhaiterait s’y asseoir. Un homme se place en face de moi ; il écarte ses jambes, n’hésite pas à s’étaler. Je me sens coincée. Sa jambe me touche, ça me dérange. Je ne peux pas me concentrer sur autre chose que cette sensation. En protestation, j’écarte les jambes à mon tour, mais il ne bouge pas. Je n’ai pas le courage de dire quelque chose aujourd’hui, mais je ne veux pas me replier pour autant ; moi aussi, j’ai le droit d’occuper cet espace.

J’essaie de me focaliser sur ma musique. Tout à coup, je remarque que, dans le carré d’à côté, un homme renifle. Une fois. Deux fois. Trois fois. Maintenant, je compte les secondes qui séparent ses reniflements. Dix secondes, au maximum. Je sens à nouveau la jambe de l’homme contre mon mollet. J’entends des bribes de la conversation d’une personne qui téléphone depuis maintenant plus de quinze minutes. Le renifleur, une main posée sur ses couilles – pourquoi se gêner après tout –, décide

de se curer le nez et d’éjecter ce qu’il en ressort autour de lui. Berk. La douleur de ma migraine s’est déplacée : maintenant, je la sens dans mes sinus et tout autour de mon œil gauche. Je me masse alors les tempes et le tour des yeux, en espérant que cela soulage la douleur. Sur le moment, cela marche un peu, mais dès que j’arrête, la douleur reprend. J’attrape ma gourde encore froide et l’appuie contre mon œil gauche.

Je crois que le médicament commence à agir. Je prends place dans le fauteuil en face de la doctoresse.

— Donc, si je comprends bien, j’ai attrapé le papillomavirus, et maintenant j’ai des cellules précancéreuses sur le col de l’utérus ? Et là, la colposcopie permettra d’évaluer si ces cellules sont dangereuses ou pas ?

— Oui, c’est ça. Cela permet d’examiner si les cellules sont de haut ou de bas grade. Si elles semblent être de haut grade, on réalise une biopsie : on en prélève quelques-unes et on les examine.

— Ah ! Une biopsie ?

— Oui, mais ne vous inquiétez pas. Une grande partie de la population attrape le papillomavirus et développe des cellules précancéreuses. Dans la majorité des cas, ces cellules disparaissent d’elles-mêmes.

Ah, je crois me souvenir que des amies l’avaient aussi attrapé, et qu’effectivement tout s’était bien passé. C’est bizarre que l’on en parle aussi peu, si cela touche autant de monde.

Je me lève et me glisse derrière le paravent pour me déshabiller. Les fesses à l’air et un peu malmenée dans ma dignité, je vais m’asseoir sur le siège, j’installe mes pieds dans les étriers et écarte les jambes. Cette position n’a rien de naturel ou confortable.

— Avancez un peu plus, s’il vous plaît.

Elle m’explique les étapes de l’examen en lubrifiant le spéculum, puis elle commence son investigation.

Le papillomavirus… Étant célibataire depuis maintenant un certain temps, j’essaie tant bien que mal de me remémorer mes dernières expériences. Ah oui, c’est vrai, mon dernier ex, polyamoureux, avait refusé de consulter son médecin alors qu’il avait des boutons sur sa bite depuis plus d’une semaine.

— Aïe !

Mes pensées sont vite interrompues par une douleur au fond de mon col.

— Ah oui, c’est assez enflammé, et ça saigne. Vous avez une anomalie du col, un ectropion. Je vais devoir passer un coton pour essuyer. Détendez-vous.

Je me crispe et mes jambes se referment par réflexe. J’inspire et expire pour tenter de me décontracter, mais il est difficile de se détendre quand on sent un coton essuyer son intérieur. Cette sensation est horrible.

— Je suis navrée, je ne peux pas poursuivre l’examen du moment que ça saigne autant. Je vais devoir vous ré-essuyer.

Il faut que je me calme. Je regarde l’horloge : l’examen a commencé il y a dix minutes. Si l’on en croit Internet, cela devrait bientôt se finir. Je baisse les yeux et vois la gynécologue utiliser des ustensiles d’au moins 18 centimètres, qu’elle fait entrer et ressortir de mon corps. Mes jambes fatiguent.

— Je vais devoir faire deux biopsies. Toussez, s’il vous plaît.

— Voilà, c’est fini, vous pouvez vous rhabiller.

Enfin. Je regarde l’horloge. L’examen a duré trente-cinq minutes et était loin d’être indolore. Internet m’a menti, mais au moins c’est terminé.

— Attention où vous marchez.

Je baisse les yeux et aperçois mon sang sur le sol. Ah, quand même. Tremblante, je retourne m’habiller en essayant d’éviter les taches par terre. La gynécologue finit d’essuyer le sol avant de retourner à son bureau.

De nouveau assise face à la doctoresse, une chaleur m’envahit. J’ai l’impression que le spéculum appuie toujours contre ma vessie et qu’on trifouille encore mon intérieur. Ça pique.

— Nous allons surveiller la situation. On va faire cet examen tous les six mois pendant deux ans : colposcopie, biopsie si besoin et frottis. Après ça, si rien ne change, on le fera tous les deux ans.

J’essaie de me concentrer sur ce qu’elle raconte mais j’ai l’impression de quitter mon corps. Le son de sa voix me paraît de plus en plus lointain.

— Désolée mais… je crois qu’il faut que je m’allonge.

— Ah ? Suivez-moi alors.

Elle demande à une des secrétaires de me préparer un lit. Elle m’y guide en finissant de m’expliquer la suite du programme.

— Vous n’avez pas assez mangé ce matin, n’est-ce pas ? La prochaine fois, mangez un peu plus avant de venir, et ça ira mieux.

— Ah, euh… oui, désolée, j’ai juste mangé un yoghourt… Et j’aurais peut-être dû aller aux toilettes avant l’examen ? Le spéculum appuyait vraiment fort contre ma vessie…

— Oui c’est ça, faites ça la prochaine fois. On se revoit dans six mois madame.

Je digère ce qui est en train de se passer. Je me sens bête. Pourquoi est-ce que je m’excuse ? Je ne crois pas qu’un ventre davantage rempli m’aurait épargné cette douleur. Ai-je fait quelque chose de mal ? Suis-je une mauvaise patiente, ou suis-je juste trop faible ?

Finalement, je ne suis pas allée travailler après ce rendez-vous.

J’ai passé la fin de la journée dans mon lit, à lire des témoignages de personnes qui ont passé le même examen que moi. Certaines ont dit n’avoir rien senti, d’autres qu’il s’agissait de la pire douleur qu’elles avaient pu ressentir, ou encore que cela avait été comparable à ce qu’elles avaient enduré lors de leur accouchement. Bien sûr, certaines personnes réagissent à ces derniers témoignages en commentant : « Roh ça va, ça fait pas si mal, il faut pas abuser » Ou encore : « Il y a en a vraiment qui sont des chochottes… »

Ce manque d’empathie me désespère. Pourquoi ressentir le besoin de discréditer les personnes qui témoignent de leur expérience singulière, tout simplement parce qu’on n’a pas vécu la même chose ? La bonne nouvelle au moins, c’est que ma migraine est enfin passée.

Je peux aller me coucher et profiter du calme de la nuit. Mais c’était sans compter mon bruyant voisin de palier, un homme cis d’une cinquantaine d’années. Les hommes cis n’ont pas appris à être conscients du bruit qu’ils font, à prendre peu de place – sonore, physique. La nuit dernière, il m’a réveillée à 03h00 du matin alors qu’il triait ses bières dans son bac à verre. La semaine passée, c’était à 04h00, quand une de ses connaissances a sonné à sa porte. Une autre semaine, c’était parce qu’il regardait la télé toute la nuit, le son à fond, les fenêtres grandes ouvertes, et qu’il ne m’a bien sûr pas entendue quand j’ai essayé de lui demander de baisser le son. En fait, j’entends chacun de ses mouvements. Je sens les vibrations déclenchées par ses pas lourds, par les portes qu’il claque ou par les chaises qu’il déplace sans les soulever. Là, il s’est posé sur son balcon pour passer ses coups de fil quotidiens. Il est 23h15. Contrariée, j’attrape les boules Quies que j’ai spécialement achetées pour m’isoler des bruits de mon voisin et les enfonce dans mes oreilles. Je déteste cette sensation de devoir encore introduire des choses dans mon corps. J’essaie de dormir, mais ne peux m’empêcher de ressentir cette pression dans mes oreilles. Je repense à toutes les fois où je me suis plainte de ce voisin et qu’on m’a répondu : « Mais tu sais, peut-être qu’il a un travail de nuit, c’est pour ça qu’il fait autant de bruit la nuit. Il faut se mettre à sa place », ou encore : « Il a le droit de vivre sa vie, c’est normal. »

Et moi alors ?

Qui se met à ma place ?

Je suis en colère. Je suis fatiguée. Je sens la migraine revenir. J’ai l’impression que mon enveloppe corporelle n’existe pas : qu’il s’agisse de ce que je vois, du bruit que j’entends, des odeurs que je sens, des douleurs que je ressens, je suis attaquée de l’extérieur comme de l’intérieur.

Ça y est, je ne vais pas beaucoup dormir cette nuit. Et le manque de sommeil me provoque des migraines.

C’est un sacré cercle vicieux, et j’avoue ne pas savoir comment le briser.

**Suzanne Badan**

**Photographie : Amina Jendly**

**1** Par exemple, les personnes sur le spectre autistique, avec un trouble du déficit de l’attention, etc.



## CARTE BLANCHE À VOIX D'EXILS

Voix d'Exils ([voixdexils.ch](http://voixdexils.ch)) est un site d'information destiné à l'expression libre des personnes migrantes. Ses missions sont de porter leurs voix au travers des contenus publiés sur le site, créer un pont avec le pays d'accueil et stimuler un débat constructif sur les questions de migration et de société. Voix d'Exils est un des rares médias en Suisse qui offre une vision de la migration et de l'asile de l'intérieur en privilégiant les témoignages et les points de vue des acteurs et actrices du terrain. Ce média en ligne publie des contenus multimédia en français, anglais et arabe.

Le média Voix d'Exils est produit par un programme d'intégration intercantonal qui est le fruit d'une collaboration entre l'Établissement vaudois d'accueil des migrant·e·x·s, le Service de l'action sociale du Valais et ESPACE à Neuchâtel. Le programme Voix d'Exils vise à favoriser l'intégration sociale et professionnelle des personnes migrantes qui l'animent en leur offrant la possibilité d'acquérir des compétences transférables et des compétences spécifiques en communication.

Les deux textes présentés ici sont deux contributions de Voix d'Exils qui ont été sélectionnées par la rédaction à partir du thème de ce numéro de Mets tes palmes : frontières et limites. Le texte « Les murs » est un article de Serife Oruç de la rédaction valaisanne publié en janvier 2020. Le second : « Je dois conduire ce train jusqu'au terminus » est un texte de la rédaction vaudoise adapté par Kebei Raimatou Sih et Liana Grybanova à partir d'une interview podcast d'Elvana Tufa, membre de la rédaction, parue en mai 2024 dans Voix d'Exils.

*Omar Odermatt*

*Illustration : Kristine Kostava*

# « JE DOIS CONDUIRE CE TRAIN JUSQU'AU TERMINUS »

## Limites et frontières à l'aide d'urgence

**À travers ce témoignage d'Elvana Tufa, nous nous intéressons aux limites et aux frontières vécues par une personne déboutée de l'asile en Suisse qui explique son expérience de l'aide d'urgence.**

Elvana Tufa est originaire d'Albanie et est arrivée en Suisse en novembre 2019 avec son mari Agron Tufa et leurs cinq enfants. En Albanie, elle était professeure d'université en littérature. Agron Tufa était également professeur d'université, écrivain et directeur de l'Institut de recherche pour les crimes du communisme et leurs conséquences. Ils ont fui l'Albanie à cause de menaces de mort à l'encontre d'Agron Tufa à cause de sa position de directeur de l'Institut. Les demandes d'asile de la famille ont été déboutées par le Secrétariat d'État aux migrations (le SEM) et ils sont tombés à l'aide d'urgence en février 2021.

Selon le site asile.ch, les personnes frappées d'une décision de non-entrée en matière en Suisse ou de renvoi débouté perdent le droit de travailler et sont exclues de l'aide sociale, y compris lorsque leur besoin de protection n'est pas nié. Elles sont réduites à demander l'« aide d'urgence » octroyée en vertu de l'article 12 de la Constitution fédérale. Cette aide consiste en une prestation de survie, remise la plupart du temps sous forme de bons ou en nature et rarement en espèces (environ 10 francs par jour, voire moins). Imposant un contrôle administratif intense, parfois quotidien, l'aide d'urgence est conçue comme un dispositif d'incitation au départ. Elvana Tufa nous livre le témoignage de son expérience de trois ans et demi passés à l'aide d'urgence.

### Frontières administratives

Nous nous trouvons empêtrés dans une situation complexe et prolongée. Depuis près de cinq ans, nous attendons une décision administrative qui déterminera notre sort. Pendant cette période d'attente interminable, mon mari, nos cinq enfants et moi-même faisons face à de sévères restrictions: nous ne sommes pas autorisés à travailler, nous ne pouvons pas quitter le pays et nous n'avons ni documents d'identité ni compte bancaire. Notre survie dépend d'une indemnité mensuelle minimale qui couvre à peine nos besoins de base.

Du point de vue de l'intégration, c'est hyper difficile parce qu'on est dans un cercle vicieux. Donc, si on a envie de s'intégrer, on ne peut pas parce que l'intégration commence par le travail et la formation. Mais je pense aux autres personnes qui, par exemple, ne sont pas à l'aise avec la langue. Elles ne connaissent pas où ne maîtrisent pas assez le français et ça c'est vraiment un empêchement majeur pour s'intégrer, pour suivre des formations ou travailler. Dans une situation pareille, personnellement, je dirais de ne pas baisser les bras et de faire en sorte que leur vie ait un sens, même si elles sont dans une situation qui n'est pas du tout favorable. Pour ma part, je ne reste pas tout le temps à la maison. Je fais par exemple du bénévolat, je sors, je m'informe sur ce qui se passe autour de moi, je rencontre des gens, j'essaie de m'engager et, si besoin, je suis prête à aider.

### Frontières psychologiques

Je voudrais mettre l'accent ici sur le côté psychologique et émotionnel plutôt qu'administratif. Le fardeau psychologique de cette situation est encore plus nuisible. C'est comme vivre dans une prison à ciel ouvert, où bon nombre de nos droits fondamentaux sont niés pendant ce qui devrait être les années les plus productives de notre vie. L'interdiction de travailler est particulièrement démoralisante ce qui fait nous sentir inutiles, exclus de la société, comme si nous étions jugés indignes de contribuer à la communauté.

Étant à l'aide d'urgence depuis plus de trois ans et demi, on a forcément dû nous adapter et nous habituer à cette situation avec les conditions que le quotidien nous impose. Sans pouvoir travailler, sans avoir la possibilité de retourner chez nous en Albanie, car nous sommes menacés de mort, nous sommes limités, nous devons juste attendre. Qui sommes-nous? Où est notre place? Nulle part! Qu'est-ce que cela signifie être nulle part? Vivre dans les limbes où vos contributions passées et notre potentiel futur sont tous deux ignorés? Pour recommencer à zéro, il faut se voir accorder le droit fondamental de travailler, de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Pourtant, ce droit fondamental nous est refusé, nous piégeant dans un cycle de dépendance et de désespoir.

### Les frontières et les défis du quotidien

La vie quotidienne est une lutte constante dans un environnement souvent peu accueillant. Cette hostilité soulève des questions profondes sur l'appartenance. Nous sommes pris dans un espace liminal en étant indésirables dans notre pays d'origine où nous avons bâti nos carrières et nos vies. Et nous sommes tout aussi indésirables dans ce nouveau pays dans lequel les personnes à l'aide d'urgence sont vues comme un groupe homogène qui sont dépouillées de leur individualité et privées des opportunités d'intégration.

Cette situation a aussi un impact sur nos enfants qui souffrent à leur manière des limitations imposées à notre famille. Les enfants manifestent leur traumatisme et les contraintes qu'ils subissent – sociales, administratives, de mouvement,

d'intégration professionnelle – de différentes manières. Ils ressentent l'anxiété et l'incertitude de notre situation précaire, ce qui n'affecte pas beaucoup leurs performances scolaires, mais plutôt leurs interactions sociales et leur santé mentale. Le manque de stabilité et de sécurité les limite dans la création d'une base solide pour leur avenir, entraînant des sentiments d'impuissance et de frustration. Les limites et frontières auxquelles nous sommes confrontés ne sont pas seulement physiques, administratives, psychologiques, mais profondément invisibles et existentielles car elles limitent nos opportunités et nos aspirations. Nos enfants, qui devraient vivre la joie et la liberté de leur jeunesse portent à la place le poids de nos luttes collectives.

Ces limites et frontières confinent notre potentiel, nos aspirations et notre estime de soi. Pour surmonter ces obstacles, nous avons besoin de plus que des décisions administratives! Nous avons besoin de la reconnaissance de notre humanité et de la possibilité de reconstruire nos vies avec dignité.

### Garder l'espoir

Je me souviens d'une réplique dans l'Odyssée d'Homère lorsque Ulysse répond à la question du Cyclope: «Qui es-tu?» Il répond: «Je suis personne.» Et je rigole de cette expression. Mais à part le fait que je m'appelle quelqu'un, en fait, ici, je suis personne. C'est comme être aveugle en ne voyant pas de perspectives, même pas sur une semaine. Ça veut dire que tu ne peux rien faire, tu ne peux rien envisager, ni dans le cadre personnel, ni dans le cadre professionnel. Mais tu es obligé d'avoir de l'espoir. Personnellement, comme mère de famille, je ne suis pas « autorisée » à baisser les bras, à céder, ou à me rendre. Je dois conduire ce train jusqu'au bout, jusqu'au terminus. Je ne peux pas disparaître, même si, parfois, je le voudrais bien.

**Elvana Tufa,**  
**mis en forme par Kebei Raimatou Sih**  
**et Liana Grybanova**  
**En collaboration avec la**  
**rédaction vaudoise de Voix d'Exils**

# LA PLUS TERRIBLE PRISON EST CELLE QUE L'HUMAIN CONSTRUIT LUI-MÊME AUTOUR DE LUI

Pendant ces jours froids d'hiver, dans ma maison dont la porte s'ouvre et se ferme sans que je doive appuyer sur une sonnette, il fait chaud. Les souvenirs que j'aimerais oublier, que je ne veux en aucun cas laisser entrer chez moi, entrent sans permission et s'assoient à mes côtés. Je me souviens de murs froids, très froids, et de portes fermées avec des serrures en acier.

Quand ai-je rencontré pour la première fois ces murs glacés, dont j'ai senti le froid sans même les toucher? Combien de temps ai-je vécu avec ces murs? Voici comment a commencé l'histoire de ma rencontre avec les murs froids.

C'est le mois de juillet, il fait chaud partout, mais le mur est froid. J'entre en prison avec un « bracelet » en acier à la main. Des hommes et des femmes avec des visages froids comme les murs me saluent. Dans la cellule où j'ai été emmenée, où que je me tourne je fais face à un mur et le seul bruit que je puisse entendre est le bruit de portes de fer se refermant sur moi.

Les prisons sont les lieux de vie de l'exil. Les murs sont froids, les portes sont en fer, tu es seule. Dehors, il y a la chaleur du mois de juillet et à l'intérieur il y a des murs froids. Mais il y a aussi des vies chaleureuses: lorsque vos amis vous sourient, c'est un pur espoir, la joie et l'amitié sans fin.

Ils vont te frapper et ça va te faire mal... Mais non! Une de tes amies se laisse battre à ta place, pour que tu reçoives moins de coups de matraque. Elle vient ensuite vers toi, te sourit et tout d'un coup ces murs froids se réchauffent. En un instant, ils perdent leur sens et les frontières disparaissent. Toutes les pensées qui voulaient vous emprisonner entre les quatre murs et mettre votre vie en exil perdent leur sens et disparaissent.

Quelques mots amicaux, un regard affectueux, un sourire et un rire brisent le froid du lieu d'exil et le réchauffent.

Les bourreaux ne savent pas cela!

Ce sont des souverains du froid, ce sont des concierges des portes métalliques des lieux d'exil. Ils ont inventé les murs et ont cru qu'ils nous avaient emprisonnés. Nous étions des « prisonniers d'opinion » et eux, pensant qu'ils avaient emprisonné nos pensées avec nous, se sont crus des souverains. Nous avons détruit leurs murs, leur souveraineté avec nos rires, notre éternelle énergie qui débordait de ce lieu étroit.

L'emprisonnement n'a rien à voir avec les murs. La prison la plus cruelle est celle que l'homme se construit lui-même et dans laquelle il s'enferme.

Quels murs nous emprisonnent?

J'aimerais tant qu'ils s'écroulent et que nous devenions libres...

**Serife Oruç**

**Membre de la rédaction valaisanne de Voix d'Exils**

**Illustration: Kristine Kostava**



# SATURNE LIMITE SATURNE FISSURE

On s'arrête, là, devant ce grand caillou.

Te m'approche des fissures. Il y en a trois. Deux fines, une plus épaisse. Elles zigzaguent la pierre en lignes d'obscur. Les formes sont vives. Te pense à des éclairs. Te pense à quand ça foudroie, et que l'électricité reste à se diffuser comme ça depuis la fissure, et que ça prend toute la peau, et que peut-être tout va palpiter encore plus fort et encore plus beau, et que peut-être après tout est brûlé, sans qu'on sache encore si quelque chose va repousser ou pas. Si les insectes qui mangent le bois mort et rappellent les végétations nouvelles sous leurs pas feront leur travail.

Te regarde les trois fissures, elles sont belles. Te ne sens pas qu'elles soient un cri de foudre, ou alors c'est un long cri doux. Te sens qu'elles sont en train de tisser quelque chose. J'ai envie d'avoir une langue assez fine pour me glisser en chacune d'elles et avec ma salive leur demander leurs souvenirs, leurs histoires, et ce qu'elles ont envie de me dire.

J'ai concrètement envie de lécher un caillou, pour parler avec ses fissures.

J'ai d'abord mis mes yeux dans la première fissure. C'est mes cils qui ont planté la première caresse. Te vois rien, hein, faut pas croire. Mais pas parce qu'il fait noir, ça je gère. Non mais je n'arrive pas à faire la mise au point, car je n'ai pas les cils très longs, alors la fissure est tellement proche là, je tombe dedans en un battement de paupières soyons sincères. Te ne vois rien que du flou mais j'ai les cils qui s'agitent, petites antennes, ils se mettent à capter quelque chose et mes jambes sont en train d'oublier comment me porter, ça tressaille de partout ce corps là.

Te crois que les chats mesurent les distances pour savoir où ils peuvent se faufiler ou pas avec leurs moustaches, ou quelque chose comme ça. Te ne sais pas si la longueur de mes cils peut m'empêcher de tomber dans la fissure en haute proximité. Te ne sais pas si je suis trop près. Te ne sais pas si j'ai envie d'être loin. J'ai le cœur bruyant dans mes oreilles, et puis la roche en white noise pour aller avec. J'ai l'impression d'avoir les sillons de mes empreintes digitales qui s'ouvrent, comme des fleuves qui débordent, coulent. Te suis prêt à refaire mon terrain, ma peau, ma surface, je suis humide et malléable, j'ai les yeux dans le caillou, avec comme 80 décibels dans les oreilles, comme un fœtus dans un ventre, sauf que je suis définitivement déjà né. Et pas de la dernière pluie, même si j'aurais bien aimé, parce qu'elle était belle.

J'ai les yeux dans un caillou comme pour essayer de tout comprendre, et c'est surtout mon cœur que j'entends.

Là où Saturne se trouve dans le thème natal astrolgique existe un frein, une inhibition, des limitations. Un entêtement, peut-être, une tension entre l'envie de renoncer et un défi à gagner. Ce qu'il y a notamment à gagner, avec Saturne, c'est la compréhension que le temps, parfois, est nécessaire, et qu'il peut être un atout.

Saturne représente autant une part de gravité, un sentiment d'échec, un poids trop lourd, que la structure, le squelette, le levier sur lesquels on peut apprendre à s'appuyer pour dépasser, retracer, ré-envisager nos propres limites, et volontés. Pierre de fiel, bézoard, l'antidote est parfois dans le poison.

Définir ses limites c'est aussi définir son terrain et ses potentiels, C'est aussi dessiner les contours de soi-même, avec attention, avec amour.

Mesurer des distances  
établir et franchir des limites  
les fissurer  
les protéger

attendre

le temps qui passe

guérir  
construire  
limiter  
dépasser  
seulement si on le choisit  
pas parce qu'on nous y force  
pas parce qu'on nous y capitalismoforce

utopie saturnienne  
ne repousser ses propres limites  
que si on le souhaite

vivre en pierre  
heureux souvenir d'un volcan

calme  
lenth

Et puis, Saturne sait.

Voici, pour chaque placement de Saturne en maison dans la charte natale, une petite pensée souriante d'un aspect par lequel, à certains égards, tu te sens peut-être limité.

**SATURNE EN MAISON 1**

Tu sais avoir l'air serious bad bitch et inspirer confiance.

**SATURNE EN MAISON 2**

Tu sais en vouloir plus, pourquoi tu n'aurais pas le droit ?!

**SATURNE EN MAISON 3**

Tu sais te taire quand tu n'as rien de pertinent à dire, un vent d'air frais parfois ;)

**SATURNE EN MAISON 4**

Tu sais que l'intimité et la confiance s'approprient, se tissent, tu les valorises et les soignes.

**SATURNE EN MAISON 5**

Tu ne te laisses pas impressionner par les paillettes et les pirouettes, tu travailles ton authenticité.

**SATURNE EN MAISON 6**

Tu sais être sexy autant dans la spontanéité que dans la rigueur ;)

**SATURNE EN MAISON 7**

Tu sais ne pas te laisser marcher sur les pieds palmés.

**SATURNE EN MAISON 8**

Tu sais te contrôler. En cas de panique, on peut compter sur toi !

**SATURNE EN MAISON 9**

Tu sais ne pas être influençable, tes valeurs sont importantes et réfléchies.

**SATURNE EN MAISON 10**

Tu sais que tu mérites de viser haut, parce que tu gères!

**SATURNE EN MAISON 11**

Tu sais que même entouré on est souvent seulh, et nourris ta singularité.

**SATURNE EN MAISON 12**

Tu sais les hivers, et le pragmatisme.

**AstrAI**

**Photographie : Julie/Julot Wuhrmann**

Tu peux découvrir dans quelle maison est Saturne dans ta charte de naissance via différents sites internet ou applications, en partant de ton heure et lieu de naissance. Sinon, tu peux aussi venir me voir pour une consultation ;)

Nous citons Niba Abou Nada (1991-2023) :

« Je t'accorde un refuge  
contre le mal et la souffrance.  
Avec les mots de l'écriture sacrée  
je protège les oranges de la piqûre du phosphore  
et les nuages du brouillard  
Je vous accorde un refuge en sachant  
que la poussière se dissipera,  
et que ceux qui sont tombés amoureux et sont morts ensemble  
riront un jour. »



Cette chronique est formée de deux textes écrits à plusieurs mois d'intervalle, qui sont remixés avec des extraits d'autres ressources listées en bas. Celui écrit en couleur reflète mes réflexions un mois après avoir arrêté de boire, celui écrit en noir 8 mois après avoir arrêté de boire. Ils se contredisent parfois. Ils montrent bien la manière dont j'ai eu de la peine à me tenir à cette limite que j'ai décidé de me donner à moi-même. <sup>1</sup>

Les alcooliques boivent seules.  
(et mettre cette phrase au féminin met la discorde dans nos croyances: *les femmes ne sont pas alcooliques*. L'alcoolisme, c'est une maladie d'homme.)

Mon addiction était peut-être d'ailleurs une forme de *drag*. Performance de genre: moi j'ai une bonne descente, je tiens bien, je bois tout, j'avale, je tiens le coup. Je suis un bonhomme.

Elles boivent parce qu'elles se sentent seules, le contraire de l'addiction n'étant non pas la sobriété, mais la connexion. (Bla-bla-bla.)

Je ne buvais jamais seule (sauf, parfois, la bière que j'ouvrais en me préparant avant de sortir et que je buvais sur le chemin. Mais c'était un trait d'union.)

Donc je n'étais pas dépendante.

*J'ai donc cru pendant 10 ans que je n'étais pas dépendante à cause d'un syllogisme.*

Le problème était peut-être ailleurs. Je n'étais jamais seule. Entourée de personnes en permanence, pailletée, emplie d'amour, d'attention. Calendrier partagé entre travail de jour et belle de nuit.

Jamais seule – à part en gueule de bois, mais on communité dans notre misère. Rien de mieux qu'une gueule de bois partagée pour avoir l'impression d'*en être*.

J'ai cru injustement pendant longtemps que la drogue – je dis drogue pour aller vite, mais je parle surtout de l'alcool, on ne parle pas assez de l'alcool comme d'une drogue – ajoutait quelque chose à l'existence en lui retranchant quelque chose. L'effet de l'alcool – le flou pâteux, la confusion dans les lumières, la détente, l'adoucissement des sons et des bruits dans une sorte de bouillie, ceci me paraissait comme un *ajout* bienvenu pour pouvoir supporter l'existence. Boire de l'alcool me paraissait être une activité complexe, un vrai projet autour duquel toute une culture pré-existait, une culture qui ne demandait qu'à ce que je me cultive. Goûter tous les alcools, d'abord, en quantité excessive, trouver ceux qui font le plus d'effet, ceux qui font vomir; tester les combinaisons les plus intenses, avec les amihs, boire, jusqu'à oublier, vomir, baiser, rire, boire jusqu'à se sentir un peu moins bizarre, un peu moins anormale. Dix ans dans la culture de l'alcool: dix ans d'adaptation. Contrairement à ce que les valeurs masculinistes occidentales voudraient nous faire croire, boire ne requiert aucun talent particulier, ni aucune force morale particulière, ne permet rien d'exprimer mieux ses pensées, ses sentiments, ou la vérité de son être. Le *in vino veritas* des Grec-que-x-s s'appliquait à une civilisation non-hétérosexuelle dans laquelle on coupait le vin à l'eau – le vin pur était bu par les barbares, par les autres. Boire dans des pays européens qui ont une telle culture de l'alcool n'est en aucun cas un acte révolutionnaire, subversif, provocateur. Au mieux, il s'agit d'une distraction, au pire, d'une fuite.

6 mois après avoir arrêté l'alcool, je sens des pulsions violentes lorsque quelqu'un me frôle avec une bière à un concert. L'odeur bizarrement bonne du houblon et de la sueur pourrait encore me faire jouir. Je me sens seule. Manifestement, c'est plus compliqué que ça.

(Quand je dis "arrêté l'alcool", c'est que ma consommation est passée d'une moyenne de 12 à 18 verres par semaine à une moyenne de 3 à 4 verres par mois. Pour moi – c'est évidemment un luxe, me classant sur le spectre des moins alcooliques – la sobriété n'a pas tant de rapport que ça avec un zéro absolu de la consommation.)

Depuis que je ne bois plus j'ai l'impression d'avoir perdu un ami. Rupture latente, douloureuse, vacuole dans mon cœur qui s'alume quand je passe à côté d'une terrasse.

Compagnonnage non-humain, certes, mais qui dure depuis dix ans. Toutes mes cellules: l'alcool. La myéline désagrégée dans mon cerveau: l'alcool. Mes connexions neuronales rouillées: l'alcool.

Faite, défaite, refaite – il a tricoté, détricoté, emmêlé et déemmêlé mon rapport au monde pendant une décennie. Entre lui et moi: intime et fusionnelle histoire d'amour. Il m'a fistée il m'a léchée il m'a sucée il m'a enfilée il m'a frappée il m'a mangée il m'a assommée il m'a ridiculisée il m'a pétée il m'a calmée il m'a aidée? En lâchant les verres, j'ai perdu un interlocuteur. J'ai perdu un témoin infailible de toutes mes misères mais également de mes grands moments d'hors-de-moi. Je buvais pour chercher *le dehors*. Hors de moi, hors de ça, à la rencontre de.

Peut-être que je dois prendre au sérieux le fait que les alcooliques boivent pour conjurer la solitude. Ceci en dirait long sur mon cercle d'amihs.

L'exigence éthique de la sobriété est la suivante: tu ne peux plus contourner tes désirs, tu ne peux plus ignorer tes besoins, repousser à plus tard ce que tu veux. L'exigence éthique de la sobriété te pousse à ton émancipation parce qu'il est évident que juste *arrêter* de boire si c'est l'unique façon dont tu t'amuses ça va être particulièrement compliqué. Ça ne résout pas grand-chose d'être plus libre si on ne sait pas quoi en faire.

*Extase*: du grec ek-stasis, être en dehors de soi-même. Je crois que beaucoup de personnes boivent pour essayer de sortir d'elles-mêmes, sans comprendre que l'alcool enferme. La sobriété c'est l'extase, quand on la pratique correctement.

Une culture de la sobriété implique un changement profond de valeurs, d'habitudes, et d'aspirations. Une culture de la sobriété cultiverait l'extase par des technologies de soi et des manières de se dépasser soi-même, d'atteindre l'extase par le soin, par la danse, par le corps physique, par la baise, par l'amour ou la marche, une véritable ascèse de la sobriété fait de nous tous des extatiques. C'est qu'on voudrait nous faire croire que l'extase n'est possible que pharmacologique..

Si tu as l'impression que c'est la personne de ta vie, *try it sober*.

Si tu as l'impression que c'est le meilleur set du monde, *try it sober*.

Si tu as l'impression que tes amihs te remplissent de joie, *try it sober*.

Si tu aimes le sexe, *try it sober*.

Si tu aimes pas le sexe, *try it sober*.

Si tu aimes les aubes, *try it sober*.

Si tu aimes la nuit, *try it sober*.

Si tu aimes danser, *try it sober*.

Si tu aimes pas danser, *try it sober*.

Si tu te sens mal, *try it sober*.

Si tu te sens bien, *try it sober*.

Ma vie d'alcool: texte à trous. Texte ça veut dire tisser<sup>1</sup> – oui rappelle-toi ta vieille prof de français de septième qui a commencé comme ça son cours de littérature, ça le fait toujours de faire une étymologie – et l'alcool me permettait littéralement de créer des trous dans le tissu. Des fois les trous avaient l'air subversif: je suis avec une fille et un garçon dans la cuisine d'un appartement pas à nous sur Alexanderplatz. Le garçon arrive tout droit de la Suisse la fille est ma meilleure amie les deux sont avec moi à Berlin. Je suis amoureuse de l'un et de l'autre, même si je n'en ai aucune conscience claire. Ce qu'on fait, à la place de ressentir quelque chose: bouteille de tequila placée entre nous, sur la table en bois chinée dans un marché aux puces, nous la buvons à tour de rôle. Gorgée par gorgée. Je vole dans les escaliers les lumières de la ville m'assaillent. J'ai seize ans. La bouche de métro à Alexanderplatz nous prend dans sa langue sa gorge mouillée son haleine de graisse à boulons. Je tombe.

*Des inconnus m'ont portée pour me sortir de la bouche de métro. Iels m'ont mise dans un taxi et iels devaient me tenir la tête pour que je ne vomisse pas. En arrivant, j'ai vomi. Le lendemain, j'ai recommencé à boire. Le soir d'après, j'ai perdu ma virginité avec le garçon après avoir embrassé, timidement, la fille. J'ai mis le baiser sur le compte de la tequila. De tout ceci je me souviens comme si c'était un rêve. Texte à trous. Je me suis volé ma vie.*

Drag life: je performe l'hétérosexualité.  
À chaque gorgée de tequila  
J'essaie  
D'oublier  
Que je rêve  
De cette fille.

Si on fait les calculs: 15 verres en moyenne par semaine<sup>2</sup>, multiplié par 4, ce qui fait 45. 45 multiplié par 12 mois de l'année, ça fait 180 verres. C'est pas si énorme en soi. 180 verres. Ça a l'air ridicule. 180 verres d'alcool par année, c'est, si chaque verre est estimé à 250 ml, 45 litres d'alcool dans mon corps par an. Faut multiplier par 10. Là ça commence à faire peur. J'ai commencé comme ça: par compter. Enfin j'ai surtout commencé en me disant: est-ce que j'ai un problème avec l'alcool?

Selon Addiction Suisse, boire 13 verres par semaine est la moyenne de consommation chez les personnes de 15 ans et plus<sup>3</sup>. Mais nous ne sommes pas touths alcooliques, ou pas touths alcooliques de la même manière.

« De manière générale, je pense que la large dépendance à l'alcool de notre société dans le processus pour trouver des partenaires sexuels impacte négativement notre communication, réduit notre capacité à donner et recevoir des consentements éclairés, diminue la probabilité d'avoir des pratiques sexuelles "safe" et soutient la culture du viol. Si cette dépendance et tous les dangers qui y sont liés, rejoignent les notions patriarcales de la sexualité, le sens du "droit" pour les hommes, les dynamiques de chasseur/chassée et le mythe du "non veut dire oui", le résultat est alors catastrophique.<sup>4</sup> »

Nick Riotfag, militant queer et anarchiste *straight edge*<sup>5</sup> précise par ailleurs la manière dont la culture masculine, sa violence inhérente et ses agressions sont largement empirées par l'alcool qui participe à une construction du genre masculin au sein des normes implicites de la culture du viol.

Selon l'OMS, la dépendance à l'alcool se traduit par un fort besoin de boire de l'alcool, une perte du contrôle de la consommation, une perte d'intérêt pour d'autres choses ou un maintien de la consommation malgré les conséquences négatives de celle-ci. Une consommation épisodique à risque est définie comme une consommation, en quelques heures, de plus de 4 verres d'alcool (pour les femmes) et 5 (pour les hommes). Une consommation chronique à risque est définie comme 2 verres en moyenne par jour pour les femmes et 4 pour les hommes (leur performance de genre alcoolisée les tue par ailleurs trois fois plus que les femmes)<sup>6</sup> par rapport aux moyennes internationales<sup>7</sup>. Les Suisse-sse-xs boivent plus que ces moyennes<sup>8</sup>, puisqu'iels tournent autour de 2 verres/jour<sup>9</sup>. Donc, je n'étais pas vraiment alcoolique, même si je buvais régulièrement (trois fois par semaine au moins) plus de 4 verres en quelques heures ce qui correspond à une consommation épisodique à risque<sup>10</sup>.

Le problème vient de l'usage. Je crois que je buvais pour oublier que j'avais des limites. C'était une extension infinie de la vie: du drame, de la tragédie, des anecdotes, de la ramasse intersidérale. Mélangez tout ça avec une dégainé maquillage qui s'efface chics lunettes noires du lendemain cloges roulées un sens du style vacillant et vous obtenez une personnalité. La main droite qui s'agite pour raconter le quiproquo hilarant qui vous a fait finir dans le lit d'une personne que vous désiriez moyennement pour du sexe médiocre. Mais je sais bien raconter les histoires, alors je le fais. On rigole autour de la table. Nos vies ressemblent toutes à cela.

Force est de constater: je ne suis pas seule, mais une part de moi, comme un tigre enchaîné, tourne en rond, feulant, voix sourde. *Je m'ennuie.*

*Alors je buvais.* Aussi pour faire taire le déroulé infini  
Le monologue intérieur  
De mon cerveau.  
J'ai appris récemment que tout le monde n'en avait pas un.

Force et de constater: je ne bois plus  
Aussi parce que j'ai tant souffert  
Des hommes autour de moi dans leur rapport  
À  
L'alcool.

Bain des Pâquis, dix-sept heures. Une amie que je n'ai pas vue depuis trop longtemps, grands yeux bleu clair comme la plage remplie de lac à côté de nous et le revêtement des chaises et les ampoules des guirlandes. Je vais prendre un café, annonce-t-elle. Je comprends: elle aussi a arrêté l'alcool. Au début on ne fait qu'annoncer qu'on ne boit pas pour ne pas être tenté de. Déjouer le piège de la terrasse. Expulser la limite hors de la gorge, la dire le cœur sanglotant pour ne pas avoir à la poser seulh.

Café du Simplon, dix-huit heures. Un très vieil ami du début de l'Université. Il commande une petite bière, je commande un café. Je lui explique. Il me dit: oui, l'alcool et les maladies mentales, ça ne fait pas bon ménage<sup>11</sup>. C'était la même pour moi. Je bois moins maintenant. Tu as pensé au fait que tu pourrais avoir des troubles de l'humeur?

L'alcool, mon meilleur ami. Stabilisateur-déstabilisateur. Mood swinger for the mood swingers. Mood switcher for when the mood switch is off. Boire juste pour arrêter de rien ressentir ou boire juste pour rien ressentir, c'est *la même chose*. Je bois contre l'ennui et contre les instabilités de mon humeur. Je bois pour ne plus ressentir la fatigue je bois pour me sentir mieux je bois pour avoir moins peur.

Être sobre, à l'inverse, voilà un projet autrement exigeant. Parce qu'il exige qu'on arrête de tricher et de truquer – loin de moi l'envie de condamner les tricheries et les trucages, parfois ce sont des procédés nécessaires, performants, créatifs, productifs même, mais tricher-truquer par l'alcool manifeste le degré 0 de l'inventivité – sur ses expériences. On affronte les discussions ineptes, les ragots, les déceptions de ce monde dégueulasse, la douleur immense de constater qu'une grande majorité des personnes qu'on rencontre, nous n'avons rien à leur dire, ou elles ne veulent pas nous parler, ou nous sommes touths trop timides, collectivement, pour dépasser le stade le plus ennuyeux d'une conversation à savoir le trinôme infernal quel est ton nom que fais-tu dans la vie et es-tu en couple. C'est exigeant de ne pas boire dans un monde qu'on a toujours trouvé difficile à habiter. La dépendance, c'est une mauvaise habitude mais surtout un problème d'habitat, c'est se fabriquer un faux bonheur de carton-pâte qu'on peut recréer partout en deux temps trois mouvements – « vous voulez boire quelque chose? » – c'est emporter avec soi la possibilité permanente d'échapper à ce qui est et ce que nous sommes.

« En attendant de partir, je m'entraîne<sup>12</sup> », je vis ma sobriété comme un projet éthique, une règle morale, finies les divagations et les distractions fumigènes, hallucinatoires. Il n'y a rien de révolutionnaire dans le script des bourgeois qui se

défoncent la gueule. Rester sobre, voilà le vrai défi. Je ne place pas la drogue sur un autre plan que celui de l'endormissement dans le ronron quotidien métro-boulot-dodo, si tu fais ça, c'est aussi l'an-aesthesis, « privé de la faculté de percevoir par les sens », privé de corps quelque part, privé de l'expérience de soi – je ne parle pas de la défonce qui t'ouvre le cerveau, elle existe, mais rien ne remplace mieux un trip qu'une longue balade dans la nature et un grand verre d'eau avec une personne que tu aimes. C'est dans la simplicité exigeante de la présence au monde que réside le défi. C'est inconfortable, cela demande de vivre au plus proche du trouble, au plus proche des conditions réelles de l'existence. Oui quand je consomme je tue quelqu'un à l'autre bout du monde, c'est vrai pour la coke et pour les habits de fast-fashion, je ne vous fais pas la morale, en aucun cas je ne juge les personnes dépendanths qui n'arriveraient pas à arrêter et qui ne voudraient pas arrêter.

Si boire de l'alcool faisait de vous des rebelles anti-conformistes, on en servirait pas à l'apéro de Noël.

Je buvais pour *take the edge off* et maintenant c'est moi qui suis *off the edge*, très loin. Boire ou écrire il faut choisir, ce putain de mythe qui rendrait les alcooliques particulièrement créatifs oublie que la bohème était un mode de vie. Boire ou écrire, il faut choisir, c'est pas de moi c'est Despentés qui l'a dit<sup>13</sup>.

Délicieux cocktail de la sobriété:  
Je me souviens de toutes mes soirées.  
J'ai oublié la gueule de bois.  
Le sexe est mieux.  
Je ne perds plus d'objets en soirée.  
Je rentre quand je suis fatigué.  
Je ne fais pas semblant contre mon gré.  
Je ne suis pas anxieuse le lendemain.  
Je ne dis que ce que j'ai envie de dire.  
Je ne fais que ce que j'ai envie de faire.  
Parfois je suis triste, mais c'est ok.

**Val Bovey**

*Illustration: Al S. Gutierrez*

## Ressources

Collectif éphémère queer. *Sobriété, que de choses à dire!* Zine en ligne: <https://melitruc.wordpress.com/wp-content/uploads/2020/02/zine-sobric3a9tc3a9-sup.pdf>, 2019.

Juliette Boutiller. "Des femmes qui boivent." LSD, La série documentaire. RadioFrance. 2021.

Paloma Moritz. "Dry January, écologie: pourquoi le pouvoir a-t-il si peur de la sobriété?", *Blast, le souffle de l'info*, en ligne: [https://www.youtube.com/watch?v=OZ\\_VdH0sl14](https://www.youtube.com/watch?v=OZ_VdH0sl14), 15 janvier 2024.

Delphine Saltel. "Alcool, nous avons un problème" et "Tu t'es vu-e quand t'as pas bu?", *Vivons heureux avant la fin du monde*, ép.24 et 25, Arte Radio, 2024.

Camille Teste. "Serions-nous plus heureux-se-s si on arrêtait l'alcool?" *Encore heureux*, ép. 16. 2024

- 1 De l'étymologie latine *texere*. <https://www.cnrtl.fr/etymologie/texte>, consulté le 25.06.2024.
- 2 Je suis arrivée à ce résultat en notant ma consommation chaque jour en nombre de verres pendant environ trois ans. Parfois je comptais un verre au lieu de deux, quand je prenais des grandes bières, il y a donc une marge d'erreur considérable dans ces références mais elles donnent une estimation de ma consommation.
- 3 <https://www.addictionsuisse.ch/faits-et-chiffres/alcool/alcool-consommation/>, consulté le 25 juin 2024.
- 4 Nick Riotfag, *Vers un monde moins défoncé: sobriété et luttes anarchistes*, 2003. Extrait disponible et traduit ici: <https://renverse.co/analyses/Vers-un-monde-moins-defonce-Towards-a-less-fucked-up-world-Part-1-2125>.
- 5 Le mouvement « straight edge » est une *subculture* née dans les milieux punk-hardcore qui valorise notamment la sobriété comme une prise de position politique, s'abstenant de consommer toute substance altérant le comportement, tabac et café y compris. J'en suis bien loin
- 6 <https://www.addictionsuisse.ch/le-secteur-recherche/recherche-observer-et-comprendre/mortalite-liee-a-lalcool-en-suisse/>, consulté le 2 septembre 2024. .
- 7 <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/alcohol>, consulté le 25 juin 2024.
- 8 <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/alcohol>, consulté le 25 juin 2024.
- 9 Voir ce rapport très complet: [https://www.suchtmonitoring.ch/docs/library/kuendig\\_herve\\_ii2ajqwt12iq.pdf](https://www.suchtmonitoring.ch/docs/library/kuendig_herve_ii2ajqwt12iq.pdf). Consulté le 25 juin 2024.
- 10 <https://www.bag.admin.ch/bag/fr/home/gesund-leben/sucht-und-gesundheit/alkohol/problemkonsum.html>, consulté le 25 juin 2024. Voir également: <https://ind.obsan.admin.ch/fr/indicator/monam/consommation-dalcool-chronique-a-risque-age-15>, consulté le 25 juin 2024.
- 11 <https://www.stop-alcool.ch/fr/les-troubles-psychiques>, consulté le 25 juin 2024.
- 12 Constance Debré. *Playboy*. 10/18. 2020.
- 13 Notamment dans l'excellent podcast *Des femmes qui boivent*. Voir ci-dessus.
- 14 Inspiré par le zine cité dans les ressources.



# S'intégrer en tant rencontre avec que personne migrante

Alyssa Fonjallaz  
à l'Université  
et Faty Ndiaye

**Cela faisait un moment qu'Alyssa me parlait de son association avec enthousiasme. Alyssa, c'est à la fois ma meilleure amie et ma voisine veveysanne. Né·e·x·s le même jour, on partage d'intenses passions communes pour les gossips, les débats sociaux-politiques et les surnoms mignons. Avec emballement, joie et rébellion, nos conversations au téléphone s'éternisent entre nos militantismes respectifs, qui parfois aussi ajoutent de la gravité dans la voix. L'association dont elle fait partie s'appelle OFI-OBI (Organisation, Formation, Intégration – Orientierung, Bildung, Integration), est constituée de sept membres, et s'occupe d'aider des personnes réfugiées et migrantes à intégrer un cursus universitaire à Fribourg. Les procédures d'admission soulèvent tant des questions spécifiques que générales telles que les pressions institutionnelles, l'accessibilité et l'absurdité violente des critères d'intégration académiques et sociaux. Je pars à la rencontre des deux co-présidentes, Alyssa Fonjallaz et Faty Ndiaye, que je ne remercierai jamais assez pour la qualité de cet entretien.**



### Est-ce que vous pouvez vous présenter et m'expliquer ce qui vous a motivées à rejoindre l'association OFI-OBI ?

Faty: Je suis Faty, j'ai 25 ans, je suis étudiante à l'Université de Fribourg. Je suis en plein master en sociétés plurielles en option anthropologie sociale. J'ai découvert l'association OFI-OBI à travers Spectrum qui est le journal des étudiant-e-x à Fribourg. C'était mon désir d'être un peu plus engagée à l'université qui a fait que j'ai rejoint aussi bien OFI-OBI que UNICAM, la télévision des étudiant-e-x-s.

Alyssa: Je m'appelle Alyssa, je suis en deuxième année de bachelor en travail social et politique sociale, avec une mineure en droit. Faty et moi serons les co-présidentes de OFI-OBI à partir de la rentrée! J'ai connu l'association grâce à Faty qui m'a présenté OFI-OBI durant une soirée étudiante. Ayant déjà fait d'autres expériences à l'étranger dans le milieu de l'aide, je voulais vraiment trouver une association qui était en lien avec la migration, et surtout qui aidait les personnes. Quand j'ai entendu parler de OFI-OBI j'ai directement sauté sur l'opportunité et j'ai rejoint l'association!

### Est-ce que vous pouvez m'en dire plus sur OFI-OBI ?

Alyssa: OFI-OBI est né à partir d'une convention entre l'Université et l'État qui s'appelle le programme Hérodote<sup>1</sup>, mis en place par madame Carmen Delgado, la responsable du Centre de langues. Ce programme vise à aider des demandeuses d'asile ou réfugié-e-x-s qui ont un diplôme académique du niveau tertiaire à intégrer l'Université de Fribourg et ainsi continuer leur formation en Suisse.

Faty: On est une valeur ajoutée au programme Hérodote qui est constitué de cycles de cours intensifs de français pour arriver au niveau B2<sup>2</sup> (le niveau minimum pour pouvoir suivre des cours à l'Université en français). Avec nous, les personnes ont la possibilité d'avoir un-e-x mentor, comme nous par exemple.

### Comment est-ce que vous aidez les personnes à intégrer un cursus universitaire ? Est-ce que vous les aidez personnellement dans l'apprentissage de leurs cours ?

Faty: On s'adapte vraiment aux besoins de chaque mentoré-e-x. On a un petit peu une manière de faire: on programme un premier rendez-vous, on se présente, on leur demande ce qu'ils attendent de ce mentorat. On leur explique en quoi on peut les aider. Et puis à partir de là on s'adapte et on essaie de se voir régulièrement. En fonction des personnes, on se voit plus ou moins régulièrement. Ce qui se discute en comité en début de semestre c'est qui prend qui, on regarde par rapport à nous et nos formations. Mais c'est aussi interchangeable. Par exemple, je n'étais pas la mentor de G, mais comme elle suivait des cours que j'avais déjà suivis au moment des examens, elle était venue me poser des questions par rapport à un examen qui lui faisait peur. Je lui ai envoyé mes anciennes notes et j'ai essayé de la rassurer sur la façon dont allait se passer l'examen. C'était juste une fois, je n'étais pas sa mentor attirée. D'autres ont des besoins administratifs, rien qu'aprendre à utiliser les plateformes étudiantes comme Moodle. Au début, on a eu le droit à une formation de deux séances de trois heures avec madame Delgado. Pendant cette formation, on a dressé une liste des choses sur lesquelles on pouvait travailler avec les personnes, et il y avait justement cette idée de les accompagner pour accéder à Moodle et créer un profil étudiant. Parce que mine de rien, ça prend quand même beaucoup de temps. C'est très compliqué, même pour nous qui sommes natif-ve-x-s ou parlons français.

### Comment est-ce que vous procédez ensuite ? Est-ce que les dossiers sont souvent acceptés ?

Alyssa: Quand on sent qu'il y a un dossier soi-disant représentable, on prend contact avec madame Delgado, qui va aller plus loin dans l'administration. Nous ne nous occupons pas de l'admission des

étudiant-e-x-s et n'avons pas de pouvoir décisionnel là-dessus, mais nous prenons la relève avec des questions administratives si besoin, une fois l'étudiant-e-x admis-e-x à l'Université. Typiquement, on a reçu un mail de S qui demandait de l'aide étant donné qu'il n'avait pas l'impression d'être assez aidé par son assistant social. Nous avons présenté son dossier à Carmen Delgado qui a pris rendez-vous directement avec S et qui a contacté l'assistant social en question pour évaluer la situation. Malheureusement, malgré son diplôme et sa motivation de faire des études à l'Université de Fribourg, son dossier n'a pas été accepté. Parce que son diplôme n'était pas reconnu comme équivalent au bachelor suisse. Dans plusieurs cas, il y a un certain paradoxe dans la vision académique des mentoré-e-x-s. Pareil en Suisse, même si j'ai l'impression que c'est moins présent, l'académie serait l'institution la plus haute et prestigieuse qui démontrerait un certain statut social et impacterait ton avenir. Ces personnes ont fréquenté un environnement académique dans leur pays. Cependant, pour certain-e-x-s, la formation qu'ils ont suivie ne correspond pas aux standards académiques des universités suisses. Bien que l'institution dont ils sont diplômé-e-x-s soit considérée comme la plus prestigieuse de leur pays, en Suisse, son niveau équivaldrait davantage à celui d'une Haute école spécialisée (HES). Des fois c'est ça qui crée une tension entre les personnes qui veulent s'inscrire à l'Université et le poids de leur diplôme qui n'est pas toujours reconnu en Suisse.

### Alyssa, tu m'as dit tout à l'heure au téléphone qu'il fallait qu'on parle de la question de la limite de la langue, et je t'ai répondu que justement la limite était la thématique de notre revue. Tu peux me dire ce que tu entendais par la limite de la langue ?

Alyssa: Pendant la formation, on a beaucoup parlé de la différence entre la langue maternelle, la langue apprise et la langue académique. Personnellement, j'ai grandi

une partie de ma vie à Zurich où j'ai parlé l'allemand couramment. Je pense que si je passe un test maintenant, j'arrive à atteindre le B2. Or j'ai fait des études académiques l'année passée en allemand et c'était impossible! Tellement impossible que j'ai laissé tomber. Donc on trouve aussi que le B2 n'est pas représentatif dans le monde académique, parce que même si la personne a un B2, cela ne veut pas dire qu'elle n'a pas de difficultés à comprendre ses cours. Mais le but n'est pas de proposer d'augmenter le niveau requis, parce que le langage académique est un langage très spécifique. C'est décourageant.

### Parce que les cours de langues dont vous parliez tout à l'heure sont réservés aux personnes qui ont déjà atteint le niveau B2 ?

Faty: Les cours au centre de langues sont gratuits pour les personnes immatriculées. Il faut donc être inscrit-e-x à l'Université pour accéder aux cours de langues gratuits. Or, ils sont payants pour les personnes extérieures à l'Université, comme celles qui suivent le programme Hérodote, et pour qui assister à ces cours devient nécessaire pour être admis-e-x à l'Université. C'est le serpent qui se mange la queue. Il faut plutôt faire de la sensibilisation pour expliquer que ce n'est pas le seul chemin parce qu'on se rend compte que ça va être un parcours sinueux pour elleux. Justement, il y avait le cas d'un étudiant d'une HEG qui voulait arrêter sa formation parce qu'il avait trouvé un travail et qu'il était satisfait ainsi; il gagnait de l'argent et pouvait vivre avec sa famille. Il était en dernière année de bachelor et il n'a pas voulu finir parce qu'il jugeait ses profs racistes. Il se sentait pointé du doigt et il n'en pouvait plus. Ça n'allait pas les cours, du coup on a eu une séance plénière lors de laquelle on se demandait si on ne pouvait pas lui payer des cours de soutien pour qu'au moins il réussisse à finir son école, étant donné qu'il était aussi près du but. Mais il a décidé d'arrêter car il se plaisait bien dans sa vie actuellement et qu'il ne voulait

pas penser à un futur où il n'aurait plus de travail et de formation suisse. Du coup c'est un exemple des problématiques auxquelles nous faisons face dans l'association.

### Comment est-ce que le racisme se caractérise à l'Université ? Est-ce que vous avez beaucoup de retours d'étudiant-e-x-s qui témoignent avoir vécu du racisme pendant leurs cours

Faty: Oui, ce n'est pas le seul. C'est clair que quand t'es un-e-x étudiant-e-x étranger-ère-x, il y a forcément des biais qui entrent en compte, on va peut-être te juger inférieur-e-x aux autres. Mais je ne sais pas comment ça se manifeste exactement, quels types de pressions sont mis sur les personnes.<sup>3</sup>

Alyssa: Aussi au sein des étudiant-e-x-s. Parce qu'il y a la question de savoir si lae prof est raciste, mais aussi la question de la façon dont les autres étudiant-e-x-s te traitent. Cette problématique s'exacerbe quand tu as 34 ans et que tes collègues de formation ont 20 ou 18 ans.

Faty: Et ce n'est pas forcément par rapport à la manière avec laquelle iels te traitent, mais à la manière dont tu te sens vis-à-vis d'elleux, en comparaison. Peut-être que tu te sens inférieur-e-x, marginal-e-x... Je pense qu'il y a plein de pressions, plein de micro-choses qui peuvent donner envie d'arrêter. L'aspect social est un facteur sur lequel on essaie d'intervenir. On essaie à notre échelle d'être vraiment là pour elleux, de proposer des moments, des activités. Moi, par exemple, M, c'était ce qu'il me demandait la première fois. Il suivait des cours avec le programme Hérodote, donc il n'avait pas vraiment besoin de moi en tant que prof de français – car je suis prof de français à la base, pour les personnes non francophones. M, c'était un peu le seul qui venait à chaque fois qu'on faisait des activités de groupe. L'aspect social peut donc aussi être déterminant.

### Récemment, Alyssa, tu m'as aussi parlé, la voix angoissée, de l'histoire de cette femme

### palestinienne lesbienne ou queer qui était en doublement en danger, est-ce que tu pourrais expliquer sa situation, ses tenants et aboutissants ??

Alyssa: On a été contacté-e-x-s par la fondation-même qui protège les droits des femmes, l'AGEF (Association générale des étudiant-e-x-s de l'Université de Fribourg), qui nous a transmis un mail. J'avais trouvé ça assez fou parce qu'ils ont plus de pouvoir que nous, c'est à elleux qu'on se serait référé-e-x-s. Si même elleux ne savent pas quoi faire... Ce mail, c'est une description d'une personne qui est en danger de mort à cause de sa sexualité, qui a fait de la littérature académique, qui parle français, anglais, et qui pourrait peut-être être admise à l'Université de Fribourg. Seulement, elle n'est pas sur place. La question était de savoir si c'était possible de faire une admission anticipée pendant qu'elle était en Palestine. Non seulement elle était en danger à cause de la guerre, mais aussi vis-à-vis de sa famille à cause de sa sexualité. On a répondu au mail en disant qu'on n'avait pas beaucoup de pouvoir là-dessus, mais qu'on pouvait poser la question. On a posé la question, et le problème, c'est que justement, il fallait qu'elle ait le permis pour être admise. Elle ne l'avait pas, et pour obtenir le permis, il fallait qu'elle soit en Suisse. Le permis S, ça existe déjà depuis longtemps, il a été activé en raison de la guerre en Ukraine. Seulement, il n'est pas encore appliqué pour les personnes ressortissantes de la Palestine. La question, c'est: est-ce qu'il sera appliqué? Je ne pense pas. Il n'y a pas de permis accordé aux Palestinien-ne-x-s en ce moment. On a contacté le bureau d'admission de Fribourg en leur expliquant qu'on avait été sollicité-e-x-s et que nous, en soi, on n'avait pas le pouvoir de faire venir la personne. Le bureau des admissions ne nous a pas répondu. Il n'y a absolument pas eu de suite. Et ça m'angoisse. Je n'ai même pas envie d'y penser parce que je ne connais même pas la situation de la personne. Si ça se trouve, cette femme, elle est déjà morte.

**Est-ce que vous avez l'impression que c'est difficile de s'intégrer ici ? Est-ce que vous travaillez aussi là-dessus avec les mentoré-e-x-s ?**

Faty: C'est notre travail de sensibilisation et aussi d'apprentissage du savoir-être en Suisse. Parce qu'il y a aussi pas mal de choses pour lesquelles iels ne savent parfois pas comment se comporter, et iels se sentent peut-être en inadéquation. Et l'inadéquation à un milieu, se sentir tout le temps en position liminale peut te créer des problèmes psychologiques. L'enfermement social, l'individualisme dans cette société occidentale, ça m'énerve! Et à chaque fois que je rencontre quelqu'un-e-x, même quand je t'ai rencontrée Aly, on a eu cette discussion! On est seules, il y a trop de solitude, c'est dur de se faire des ami-e-x-s... Et c'est hyper implicite. Parfois tu ressens un mal-être et ça te démange d'en parler mais tu n'oses pas, parce que tu as l'impression que la personne en face s'en sort très bien. C'est super frustrant, rien que pour nous pour qui ce n'est pas un choc culturel d'être en Suisse.

Alors imagine pour celui qui se tape ce choc culturel! J'habite dans un bâtiment étudiant juste à côté, et il y a des étudiant-e-x étranger-ère-x-s qui viennent de partout. Quand je leur parle, il y en a plein qui me demandent: « Mais c'est tout le temps comme ça en Suisse? Les gens ne se parlent pas? Toi aussi tu as vécu des discriminations? » Parce que je suis une femme noire, on me demande aussi: « Mais toi tu as déjà vécu des choses comme ça? » Et je me dis que ça doit être violent pour elleux, à la fois de subir ça et en plus d'essayer de réussir des études dans un système qui est peut-être différent du leur. Avec des équivalences de niveau qui ne sont pas forcément pertinentes, comme le B2 en français. C'est un sujet qui est très intéressant à thématiser.

**Propos recueillis par  
Julie/Julot Wuhrmann**

**Photographie:  
Julie/Julot Wuhrmann**

- 1 Le programme Hérodote vise à proposer un large éventail de cours de langues spécifiques au contexte plurilingue de l'Université de Fribourg. Il s'adresse aux personnes issues du domaine de l'asile qui n'ont pas encore atteint le niveau B2, mais qui remplissent les autres conditions d'admission de l'Université.
- 2 Le niveau B2 correspond à une compréhension générale d'une langue, impliquant l'aptitude à s'exprimer de manière fluide et la compréhension élémentaire d'un texte. Cette appellation fait référence aux différents niveaux de langues mis en place par le Conseil de l'Europe en 2001. Ainsi, il existe six niveaux de langues: les niveaux élémentaires (A1 et A2), intermédiaires (B1 et B2) et avancés (C1 et C2).
- 3 Selon une enquête menée par le Service de lutte contre le racisme (SLR), l'école ou la formation est le troisième domaine le plus cité par les personnes ayant subi une discrimination raciale. Les personnes interviewées pouvant indiquer plusieurs réponses, 69 % affirment avoir subi du racisme dans la recherche d'emploi, 30 % affirment en avoir subi dans la rue et 27 % à l'école ou dans leur formation. Tiré de: Où la discrimination s'exerce-t-elle? [www.rassismus-in-zahlen.ch](http://www.rassismus-in-zahlen.ch). 2024.



À gauche Alyssa Fonjallaz et à droite Faty Ndiaye

**Adresse e-mail: [ofi-obi@unifr.ch](mailto:ofi-obi@unifr.ch)  
Facebook: OFI / OBI  
Instagram: [ofiobi.unifr](https://www.instagram.com/ofiobi.unifr)**

# le mouvement 4B en Corée du Sud

## une nouvelle forme de lesbianisme politique

Jusqu'ou sommes-nous prêt·e·s à subir la violence du patriarcat ? Quand poser des limites ? Et comment choisit-on de les poser ? En Corée du Sud, la violence grandissante d'un système profondément sexiste a fini par pousser des femmes à couper toute relation avec les hommes. En adhérant au mouvement 4B, elles refusent désormais les rencontres, les relations sexuelles, le mariage et la maternité. Ce raisonnement n'est pas sans rappeler le lesbianisme politique, un mouvement appartenant à la deuxième vague du féminisme. La réapparition de cette doctrine en Corée du Sud est due à l'accumulation de nombreux facteurs, qui, petit à petit, ont poussé les Coréennes à un refus de l'hétérosexualité avec le mouvement 4B.

**TW: violences et crimes sexuels**

Les 4B font référence aux quatre interdictions que se posent les femmes membres du mouvement. Les quatre mots commencent par « bi » qui signifie « non » en coréen, et marquent donc les quatre pratiques auxquelles les femmes coréennes décident de renoncer. Le premier principe est le « bihon », dire non au mariage hétérosexuel. Le second est le « bihulsan », qui dit non à la maternité. Le troisième est le « bisekseu », qui dit non à toute relation sexuelle hétérosexuelle. Le quatrième est le « biyeonae », qui signifie dire non aux rencontres masculines de façon globale, et donc le renoncement au dating ainsi qu'à toute fréquentation masculine. Selon les estimations, le mouvement concernerait entre 5'000 et 50'000 femmes<sup>1</sup>. Avec la popularité grandissante du mouvement, le taux de natalité de la Corée du Sud s'élève aujourd'hui à 0,7 enfant par femme, le taux le plus bas au monde<sup>1</sup>.

La Corée du Sud présente, encore aujourd'hui, une culture particulièrement misogyne et patriarcale. Il est attendu des femmes d'endosser un rôle traditionnel et de cesser toute activité professionnelle dès l'arrivée du·de la·e premier·ère enfant pour devenir femme au foyer. Et la vie n'est facile ni pour les femmes au foyer, ni pour les femmes qui ont un emploi. En 2016, on estimait le taux de violences domestiques en Corée du Sud à 41,5 % alors que la moyenne mondiale est de 30 %<sup>1</sup>. Quant aux salariées coréennes, elles sont payées 31,5 % de moins que leurs homologues masculins<sup>2</sup>. Pour contrer cet écart, les femmes adeptes du mouvement 4B privilégient les commerces tenus par des femmes, dans l'espoir de compenser cette disparité.

Cet écart de salaire est pourtant loin d'être justifié. En 2013, presque trois femmes sur quatre en Corée du Sud suivent un cursus à l'université contre moins des deux tiers des hommes<sup>1</sup>. Les femmes sud-coréennes étant de plus en plus diplômées, elles font de la concurrence aux hommes pour des positions de plus en plus élevées.

Face à ce qu'ils perçoivent comme une concurrence déloyale, entre 2014 et 2015 une communauté d'hommes misogynes et antiféministes prend de l'ampleur sur le site Ilbe. Ses utilisateurs sont semblables aux « incels », une communauté d'hommes isolés, tenant les femmes – et en particulier les féministes – pour responsables de leurs malheurs. C'est sur ce site que l'insulte « femme kimchee » voit le jour. La communauté du site utilise cette insulte pour désigner une femme coréenne qui serait égoïste, vaniteuse et qui exploiterait son partenaire. Ce terme est surtout utilisé contre les femmes avec une éducation supérieure et contre les féministes. Ces dernières sont régulièrement victimes d'harcèlement, avec des menaces de viol et de mort par les utilisateurs du site.

Mais les délits commis par cette communauté d'hommes ne s'arrêtent pas là. Elle s'est aussi servie de la plateforme pour diffuser des photos de femmes nues, prises sans leur consentement. Parfois, ces hommes diffusent même des photos des membres de leur propre

famille. Et si cette communauté s'est désormais éparpillée suite à de nombreuses sanctions pour posts illégaux entre 2017 et 2018, ce n'est pas la dernière fois qu'un site sera utilisé pour diffuser des photos de femmes nues.

Par exemple, le phénomène de la « molka », qui consiste à placer des caméras espionnes dans les toilettes, les cabines d'essayages ou les chambres d'hôtel ou à prendre des photos de l'intimité des femmes sous leurs jupes dans les lieux publics, s'est transformé en véritable fléau ces dernières années. Ces contenus montrent les femmes dans leur intimité ou des rapports de couples filmés à leur insu dans les chambres d'hôtel. Les images obtenues sont ensuite diffusées sur internet.

En France, un phénomène similaire a commencé à voir le jour en 2020. Il s'appelle la « fisha », en verlan « affiche », et expose les photos, vidéos intimes et informations personnelles de femmes sur les réseaux sociaux, en particulier sur Telegram, Snapchat, Instagram ou X. Les comptes « fisha » répertorient les victimes par leur localisation, et poussent ainsi encore plus loin la violence déjà bien connue du « revenge porn ».

En 2020, le scandale « NTH Room » explose en Corée du Sud. Des canaux Telegram appelés « room » sont utilisés pour partager des photos et vidéos pornographiques illégalement, les sites pornographiques n'étant pas autorisés en Corée du Sud. Certains de ces contenus sont obtenus grâce à des caméras espionnes, tandis que d'autres ont été soutirés par les utilisateurs en faisant subir du chantage aux victimes. Ces photos et vidéos pornographiques ne représentent pas que du contenu érotique, mais aussi des actes d'automutilation et d'humiliation pratiqués par les victimes sous la contrainte. Lorsqu'une femme résiste, ses données personnelles comme son adresse ou celle de son école sont diffusées. Des utilisateurs la retrouvent ensuite pour la violer, filmer le viol et diffuser la vidéo sur les « room ».

Beaucoup d'auteurs de ces crimes ont aujourd'hui été arrêtés, mais les peines encourues pour les crimes sexuels en Corée du Sud sont dérisoires, suivant une tendance plus globale à ne punir que très peu les auteurs de crimes sexuels. L'exemple le plus frappant du laxisme du pouvoir judiciaire face aux crimes sexuels est le cas de Son Jong-Woo, le créateur d'un des plus grands sites d'échange de contenus pédopornographiques en Corée du Sud, qui, après avoir été arrêté, a été condamné à seulement 18 mois de prison.

L'élection du président coréen Yoon Suk-Yeol en mars 2022 aggrave la colère des Coréennes. Yoon Suk-Yeol est un président conservateur et antiféministe. Selon lui, le féminisme est seul responsable de la chute du taux de natalité en Corée du Sud. Parmi ses promesses électorales, il affirme que s'il est élu, il abolira le Ministère de l'Égalité des sexes et de la famille car, selon lui, des discriminations basées sur le genre n'existent pas en Corée. En décembre 2022, le gouvernement sud-coréen publie la « National Birth

Map », une carte qui montre le nombre de femmes en âge de procréer dans chaque municipalité. L'indignation qui a suivi cette publication a scellé le début du slogan 4B et ainsi le début du mouvement.

Le corps des femmes comme outil au service de l'État n'est pas une conception exclusive à la Corée du Sud. Encore récemment, le président Emmanuel Macron incite les Françaises à un « réarmement démographique » durant son discours de janvier 2024. Ces propos ont suscité la colère des féministes face à une volonté de contrôle de l'État sur le corps des femmes.

En Corée du Sud, l'accumulation des violences subies par les Coréennes donne finalement naissance au mouvement 4B. Beaucoup ont déjà vu la violence subie par leur mère avant de la vivre elles-mêmes. Cesser toute relation avec les hommes, c'est finalement se protéger de la violence dont trop d'hommes sont capables. Tout cela sans compter la violence d'un système profondément patriarcal et d'un gouvernement qui ne souhaite que le renforcer.

Ce n'est pas la première fois que ce type de raisonnement apparaît. En Europe et en Amérique du Nord, le mouvement du lesbianisme politique théorisé durant les années 1970-1980 repose sur le même principe : pour échapper au patriarcat, il faut renoncer aux relations hétérosexuelles. La sexualité hétérosexuelle, le mariage et la vie de famille sont vus comme un prolongement de l'oppression des femmes dans leur vie intime : ils condamnent les femmes à une vie de travail dur et sans reconnaissance.

Selon cette pensée, les hommes sont déterminés – de par leur évolution dans une société où les rapports de genre sont en leur faveur – à avoir des comportements oppressifs. En coupant leurs relations avec eux, les lesbiennes combattent alors directement le système patriarcal, d'où l'ajout de la notion de politique au lesbianisme. Pour que chaque femme puisse adhérer au mouvement, le lesbianisme politique est un lesbianisme non-sexuel, non-basé sur le désir mais bien sur une décision consciente de n'entretenir des relations qu'avec des femmes. Ce raisonnement est également la base du mouvement 4B.

Alors jusqu'où sommes-nous prêt·e·x à subir la violence du patriarcat ? Quand poser des limites ? Et comment choisit-on de les poser ? Les Coréennes ont posé leurs limites. L'indifférence du gouvernement face à la violence qu'elles subissent a été de trop.

**Clara Eichenberger**

**Photographie : Julie/Julot Wuhrmann**

- 1 SUSSMAN Anna Louise. *A World Without Men: Inside South Korea's 4B Movement*. [www.thecut.com](http://www.thecut.com). 2023.
- 2 JANG Boram. *Yoon Suk-yeol doit changer la manière dont la Corée du Sud traite les femmes*. [www.amnesty.org](http://www.amnesty.org). 2022.

#### Inspirations et sources

ELOIT Ilana. *Trouble dans le féminisme*. [www.cairn.info](http://www.cairn.info). 2020.

KANG Jenny. *Inside "Ilbe": What Exactly Is This Korean Website And Why Has It Become So Problematic?* [www.koreaboo.com](http://www.koreaboo.com). 2021.

Le Roi des Rats. NTH ROOM: *L'horrible scandale en Corée du Sud!* Vidéo en ligne sur YouTube. 2020.

FRANCK Kathleen. *Corée du Sud: qu'est-ce que le « molka », ces caméras qui espionnent les femmes*. [www.rtl.fr](http://www.rtl.fr). 2018.

OJARDIAS Frédéric. *Le fondateur sud-coréen d'un site pédophile condamné à une peine jugée légère*. [www.rfi.fr](http://www.rfi.fr). 2019.

SE-JEONG Kim. *Top court to make sentencing guidelines for digital sex offenses*. [www.koreatimes.co.kr](http://www.koreatimes.co.kr). 2020.

NASI Margherita. *Les comptes « fisha » sur les réseaux sociaux, nouvelle plaie du cybersexisme*. [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr). 2022.

HERVOT Charlotte. *Cyberviolences. C'est quoi, les comptes « fisha » ?* [www.ouest-france.fr](http://www.ouest-france.fr). 2022.





## Glossaire

**Aide d'urgence**: seule mesure sociale accessible aux personnes sur territoire suisse qui n'ont pas le statut de réfugié-e-x-s. L'aide d'urgence comprend la nourriture, l'hygiène, les vêtements, le logement et les soins médicaux de base. Elle est généralement remise sous forme de bons ou en nature, rarement en espèce, et affiche de grandes disparités selon les cantons.

**Argument de l'appel d'air**: argument d'extrême droite qui consiste à dire que si on valorise juridiquement la parole des personnes queer comme preuve suffisante de leur queerness, alors tout le monde va utiliser les orientations sexuelles et identités de genre queer comme prétexte pour obtenir l'asile.

**Avance de frais**: procédure qui permet d'accorder la gratuité des procédures juridiques à une personne si elle n'a pas d'argent et que son cas a une chance d'être traité en justice

**Observatoire romand du droit d'asile et des étranger-ère-x-s**: spécialistes du droit qui informent sur l'application des lois sur l'asile et les étranger-ère-x-s, à partir de cas individuels posant problème sous l'angle du respect des droits humains.

**Pink Cross**: organisation faitière des hommes gays et bisexuels en Suisse qui représente leurs intérêts dans la vie politique et la société.

**SEM**: Secrétariat d'État aux migrations, qui s'occupe de traiter les demandes d'asile

**TAF**: Tribunal Administratif Fédéral, à Saint-Gall, qui s'occupe des recours pour les demandes d'asile

**Troisième genre**: dans certaines cultures d'Asie du Sud-Est, d'Océanie et d'autres groupes culturels, le terme de troisième genre est utilisé pour décrire des personnes intersexes, qui ne rentrent pas dans la binarité de genre, ou qui appartiennent aux deux genres selon les différentes définitions. L'Allemagne, l'Australie, le Portugal, le Népal et le Royaume-Uni acceptent à ce jour un genre neutre sur leurs documents d'identité.

## SLOGANS

de l'entrée dans  
la lanthroposcène

Pour les elfes des eaux,  
chantez, créez!

Elfes de la maison brûlée,  
arachnées, une énième fois,  
renaissez!

Enfants de la liminalité, refusez,  
dans une seule case, de vous  
laisser fixer!

De la performativité, l'éthique ne  
doit plus être le prix à payer!

Élytres déployées, laissez, à terre,  
la chrysalide genrée!

Bruissez dans la grande nichée!

Avec les ancêtres fungi,  
grandissez!

Célébrons le langage de l'eau qui,  
au travers des corps,  
passe sans frontières ni mots!

Dans les Zones,  
par l'animal-humain et l'argent  
abandonnées, conspiriez avec  
vos organiques alliés!

Avec elleux, vibrez, frissonnez!

Suivez le ruissellement de l'eau,  
laissez derrière les néolibéraux  
idéaux!

Les frontières chromées doivent  
tomber en même temps que les  
armées!

Entre les menthes, murmurez!

Suivez les sentiers inachevés, dans  
les interstices, n'attendez plus  
pour vous engouffrer!

Sous la mousse emplie de  
rosée, enterrez l'obsolescence  
programmée!

Entre les grues aux lumières  
chimiques, enfouis-toi dans la  
terre, rejoins les lombrics!  
Trente déclamations pour les or-  
chidées arrachées du Mormont!

Vassilisa, laisse les seaux couler,  
laisse le feu brûler!

Trente seaux de larmes  
nous arment!

Trente machines devant la misère  
se pavanent!

Percez les pensées  
anthropocentrées!

Créatures esseuléexs, invisibilisé-  
exs, précariséexs, marginaliséexs,  
reprenez votre juste place,  
scandez, frappez avec la grande  
nichée!

Suivez la curiosité!

Rendez-vous à l'heure liminale à la  
montagne rosée!

Éteignez la destruction des êtres  
liminaux à la source, dont le lithium  
brille comme l'eau!

Continuez à trouver,  
aux ruines du capitalisme, des  
usages nouveaux!

Avec la grande nichée, individua-  
lisme brûlé!

Celleux qui ont à cœur les luttes  
croisées, expérimentons-les comme  
un ensemble fragmenté qu'il n'est  
pas nécessaire de séparer!

Une infinité de microbiomes  
de toutes tailles  
composent la grande nichée,  
joignez les vôtres à ces  
communautés entrelacées!

Tiré de «Slogans de l'entrée dans  
la Plantroposcène», Amina Jendly,  
2023.

## À MARIA SOUDAÏEVA

Hors des radars, entre la Russie, le Vietnam, la Chine et la Corée, tu t'activais créatrice invétérée.

Créatrice de liens avec les êtres féminins qui

se trouvaient piégées dans des situations dénuées de toute humanité, celles qui étaient venduesx, piétinéexs, précariséexs, violéexs, torturéexs.

Créatrice de mots, prôneuse du mélange,

de l'entre-deux, je t'aime autant que tu haïssais le nationalisme affreux.

Entre l'immensité et le réduit de tes cellules capitonnées, la création ne t'a jamais quittée.

Puis, de ces espaces clos et ultra-normés, tu t'en es allée pour poursuivre ta mise en syllabes et œuvre de réalités matérielles ou éthérées.

Tes cris, accompagnés d'êtres qu'en Sibérie tu pourrais avoir côtoyés, encrés sur le papier, m'ont réveillée.

D'un monde à l'autre, je t'envoie les slogans qui, dans mes entrailles, ont poussé.

Des semaines durant, par de l'amour, du respect et de la colère, je les ai, pour t'en faire part, apprivoisés.

J'espère que des parties micro-organiques de toi pourront les appréhender.

Maria Soudaïeva (Vladivostok, 1954-2003) est une écrivaine, poétesse et activiste anarchiste russo-coréenne.

Après avoir vécu, avec ses parents, entre la Russie, la Chine, la Corée et le Vietnam, elle fonde, avec son frère, Ivan Soudaïeva, un groupe militant anarchiste.

Leur but est de venir en aide aux femmes victimes du trafic humain et de ses conséquences, entre la Chine et la Russie.

Entre ces différents pays, activités et ses propres problèmes psychiatriques qui lui valent de nombreux séjours dans des instituts médicaux, Maria Soudaïeva est passée par des dizaines de liminalités, toujours en écrivant.

De son vivant, sa seule publication fut dans un petit journal underground produit entre la Chine et la Russie, dans la région de l'Amour. Elle écrit pourtant un roman ainsi que des poèmes et ses « petites proses » qui deviendront plus tard ses slogans.

En février 2003, elle passe, de sa propre main, dans l'autre monde. Après la mort de Maria, son frère fait parvenir ses manuscrits à son ami de plume, Antoine Volodine, qui venait souvent la voir lors de ses séjours en institution.

Conscient de l'importance de son travail et de la nécessité de le rendre accessible à des lecteurs, Antoine Volodine traduit « Slogans ».

Les slogans étaient écrits en russe et en français mélangés dans les manuscrits que Maria avait, à la fin de sa vie, commencé à retraduire en français, étape qui fut terminée par Volodine.

En l'honneur de cette femme magnifiquement engagée, En contrepoint de l'Anthropocène, du Capitalocène, du Plantationocène, ces slogans sont dédiés aux êtres qui rendent encore ce monde viable, aux alliées de la Planthroposcène\*, aux féexs de tout flux qui traîne et à ceux qui sont de passage dans ces temps de troubles.

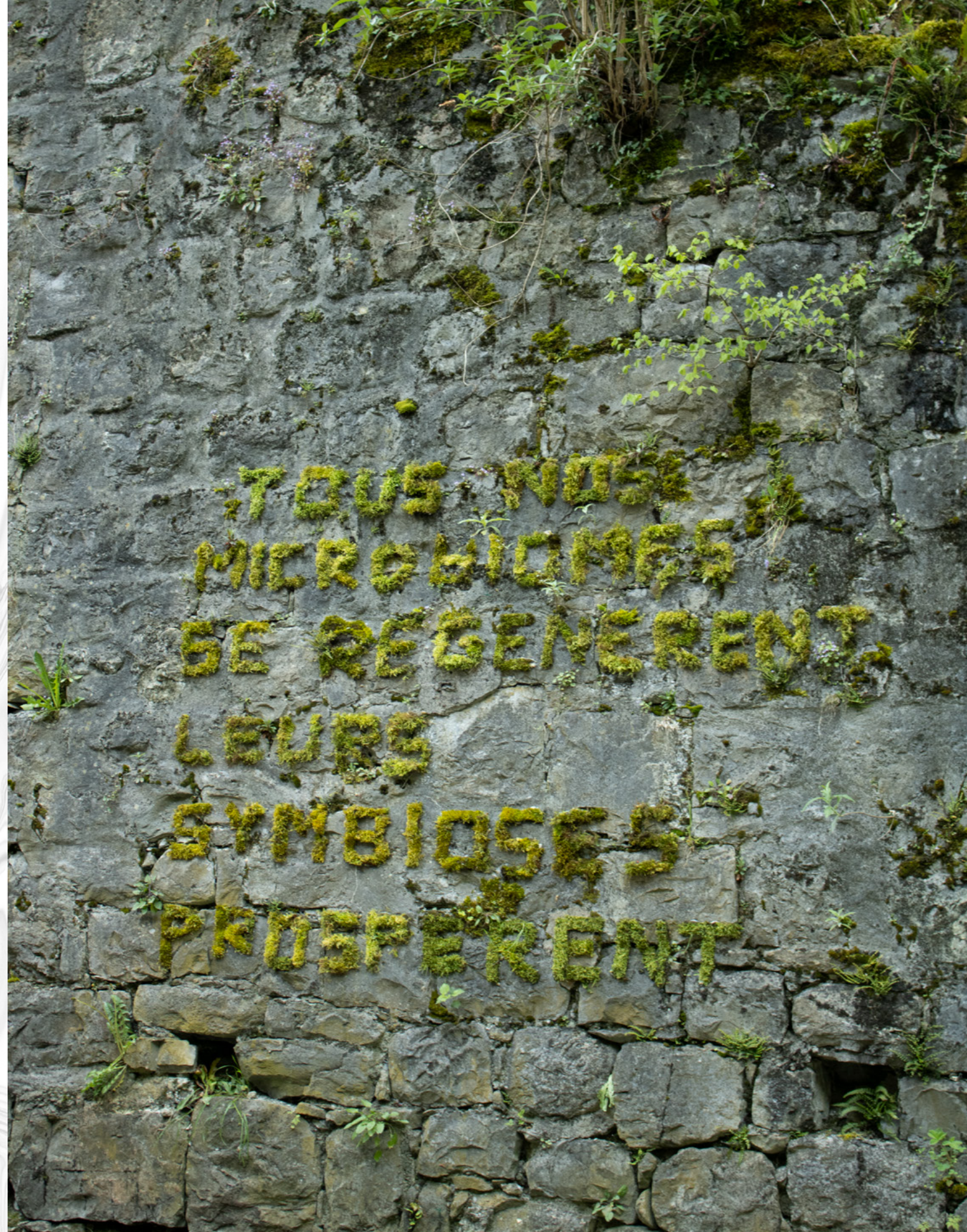
Avec les êtres plantes, avec les mammifères, l'eau, la mousse ou les lombrics, contre les extractivistes et les briseurs d'éthique, ces slogans sont donnés à la grande nichée comme cris de mobilisations pratiques.

*Amina Jendly*

*Photographie: Amina Jendly*

\*La Planthroposcène ne désigne pas une époque à durée limitée mais un épistémé ambitieux, qui nous invite à créer de nouvelles relations avec les êtres chlorophylliens et à développer des nouvelles manières de voir, de sentir, de vivre-avec, entre les plantes et les gens, ici et maintenant, non dans un avenir lointain.

Elle s'appuie sur la sagesse des projets de solidarité radicaux, passés et présents, que les plantes cultivent depuis bien longtemps avec leurs maint-e-s allié-e-s.



TÊTE  
DANS  
LA

L'U  
NE

○

On m'a souvent dit que j'étais utopiste.

La grande majorité du temps, c'était pas du tout un compliment.

« Utopiste », ça voulait dire irréaliste, naïf, enfantine, parfois même bête. Ça voulait dire que ce que je disais, ce que je pensais, ne devait pas être pris au sérieux. Parfois l'accusation s'accompagnait du très répandu : « On vit pas au pays des bisounours. »

Alors petit à petit, je me suis blindé. Je me suis créé une carapace de chiffres, de statistiques d'études, de méthodologie, de preuves. Sauf que le poids de ces défenses a fini par écraser l'utopie. Elle s'est aplatie comme une belle fleur dans un herbier. Elle s'est rabougrie comme une tomate oubliée au fond du frigo. Elle s'est étouffée comme la flamme d'une bougie abandonnée.

Le truc, c'est que quand il ne reste que la carapace, il ne reste plus que le constat de la discrimination, de la violence et de l'indifférence : une dystopie.

En réalité, je pense que ce qu'il se passe quand on utilise « utopiste » comme une critique, voire une insulte, c'est qu'on trace une frontière entre une pensée qui serait légitime car réaliste et formulée par des personnes qui ont bien « les pieds sur terre » et une pensée illégitime car utopiste et proposée par des personnes qui ont « la tête dans la lune ».

Et cette frontière est bien gardée. Tout le monde devrait rester bien sagement dans le pays du réalisme, celui où on regarde les choses qui sont devant nous, où on avance par petits pas, où tout ce qu'on construit ne doit pas trop dépasser de ce qui existe déjà, où les idées doivent rentrer dans des cadres bien définis, où la standardisation est un réflexe, où l'imagination est un symptôme de maladie grave.

Et puis un jour, je lis ces mots : « La véritable crise de notre temps, de ma génération (...) c'est que nous n'avons rien de mieux à proposer. »<sup>1</sup> Au moment où j'écris ces lignes, je ne me rappelle absolument pas si j'ai acheté, trouvé ou reçu le livre de Rutger Bregman, *Utopies Réalistes*. Ce dont je me rappelle, c'est que ses mots étaient une première brèche dans ma carapace.

○

Évidemment, cette brèche a été d'autant plus étendue que Rutger Bregman parle depuis le pays du réalisme. *Utopies Réalistes* est un condensé d'études, de recherches, d'expériences, de statistiques et son auteur est historien et journaliste (et un homme cis blanc qui plus est). Mais, à la différence de ma carapace qui étouffait mes utopies, la sienne était un outil pour réconcilier les siennes avec le réel : redistribution des richesses, revenu universel de base, semaine de quinze heures, ouverture des frontières... Son utopie était le guide et le moteur ; l'expérimentation et la rigueur les outils pour avancer. Parce que c'est bien à ça que ça sert les utopies : imaginer un monde meilleur et en faire le moteur d'actions concrètes. Parce que pour avancer, constater ce qui existe ne suffit pas. Il faut aussi être capable d'imaginer quelque chose d'autre, de mieux.

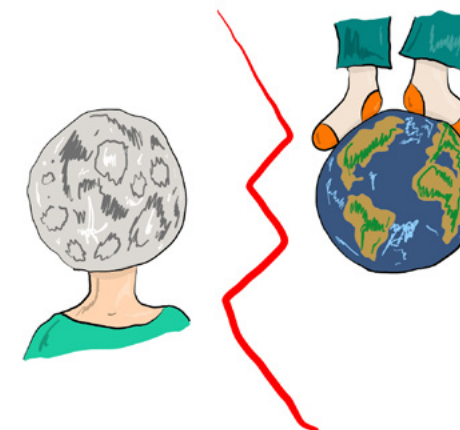
La brèche des *Utopies Réalistes* s'en est suivie d'un nombre incalculable d'autres au fur et à mesure que je traverse la frontière et explore le pays de l'utopie. Je me rends assez vite compte qu'il y a une contrée dans laquelle je me sens particulièrement bien : celle des utopies queer et féministes.

Manon Berthier, chercheuse en littérature comparée, explique que les littératures de l'imaginaire intéressent particulièrement les auteur·ice·x·s féministes et queer parce qu'elles « échappent à un certain nombre de contraintes, ou en tout cas de conventions, de la littérature plus "réaliste" »<sup>2</sup>.

Les auteur·ice·x·s féministes et queer qui s'emparent de ce genre questionnent pourtant encore une fois ses limites.

Souvent, les utopies parlent de mondes imaginaires parfaits (ou presque) décrits très précisément. Ces mondes, qui sont en fait souvent des villes ou des royaumes, sont généralement clôturés ou isolés du reste du monde. C'est ce qui leur permet de protéger leur système parfait.

Dans les utopies féministes et queer, les caractéristiques ne sont pas tout à fait les mêmes. Aurore Turbiau, spécialiste des littératures féministes franco-québécoises des années 1969-1985, explique dans un interview pour *La Déferlante*, que « le thème de la clôture est largement remis en question. Par ailleurs, alors que l'utopie est un genre plutôt descriptif ou méditatif, chez les auteur·ice·x·s féministes, la narration prend plus de place, avec de multiples récits, découvertes et rebondissements. (...) Dans les années 1970, on a même des récits extrêmement expérimentaux, avec des narrations explosées, fragmentées, instables et parfois incohérentes, où triomphe une forme d'anarchie, et même de violence ».<sup>3</sup>



Ces histoires ré-imaginent les normes de la narration en même temps qu'elles imaginent de nouvelles normes sociales. Elles sont fragmentées, imparfaites, parfois à l'intersection entre utopie et dystopie. Leur aspect instable, poreux et imparfait est lié à la vision qu'ont les auteur·ice·x·s de l'être humain et à la volonté de mettre le libre arbitre et les choix des personnages au centre. Ursula K. LeGuin, écrivaine américaine de science-fiction et de fantasy, redéfinit par exemple sa vision de l'héroïsme : « J'aime les romans : au lieu de héros, ils contiennent des gens. (...) Tout plein de mauviettes et de maladroits, (...) ; tout plein de commencements sans fins, d'initiations, de pertes, de métamorphoses, de traductions, de bien plus de ruses que de conflits, de bien moins de triomphes que de pièges et de désillusions ; tout plein de vaisseaux qui restent coincés, de missions qui échouent et de gens qui ne comprennent pas<sup>4</sup>. »

Au lieu d'un·e·x héros·ine·x central·e·x qui écrase ses ennemis, ces récits se créent plutôt autour de l'idée de communauté, de construction collective et de care comme dans *Viendra le temps du feu* de Wendy Delorme : « Elles étaient toutes brisées et pourtant incassables. (...) Être un soi cohérent et autosuffisant n'est pas chose essentielle, quand on sait faire partie d'une communauté d'êtres<sup>5</sup>. » Mettre l'humanité des personnage au centre ne rime pas avec individualisme pour les auteur·ice·x·s queer et féministes. Au contraire, les personnages font partie d'un tout vivant : uniques mais lié·e·x·s. Une dernière caractéristique des utopies féministes et queer, c'est la fin ouverte. On ne finit pas l'histoire en trouvant la recette magique pour un monde parfait, parce que ce qui compte c'est « l'élan utopiste »,

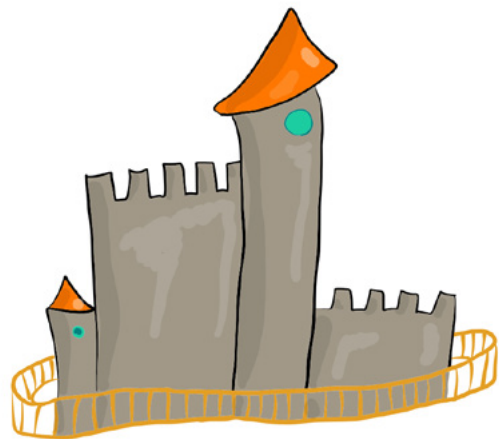
comme l'explique Aurore Turbiau : « L'utopie, comme l'écrivait en 1976 le philosophe allemand Ernst Bloch, c'est "le futur qui s'agite sous la croûte d'un présent devenu intolérable"; elle est fondamentalement liée à une rage immense et accumulée, qui forme l'essence même de l'espoir utopiste (...). On crée des utopies pour se poser des questions, pour imaginer d'autres possibles, pour se donner de la force<sup>6</sup>. »

La fin ouverte, ça veut dire qu'on devra recommencer, ça veut dire que l'histoire n'est pas finie et qu'elle ne le sera jamais. Alice Carabédian, docteure en philosophie et autrice de *Utopie radicale*, met le recommencement au centre de son utopie : « Même si l'utopie radicale venait à se réaliser, le geste "radical" de cette utopie serait justement de ne pas s'arrêter dans son élan et de rejouer, encore et sans cesse, cette action d'ouverture, de remise en cause, de remise en mouvement et en perspective<sup>7</sup>. »

Je crois que c'est ça la brèche qui a fini par détruire ma carapace : le droit à l'imperfection et le devoir de rester en mouvement.

Accepter que nous avons le droit d'explorer, de nous tromper<sup>8</sup> et de recommencer. Comprendre que pour changer un système qui ne fonctionne pas, nous ne sommes pas obligé·e·s d'avoir trouvé la solution parfaite et prouvé qu'elle fonctionnera sans accroc. Manon Berthier le résume en écrivant que les utopies « permettent d'examiner les possibles conséquences de la réalisation d'un désir pour "autre chose"<sup>9</sup> ».

Quand on accepte l'imperfection, on se donne non seulement le droit d'imaginer cet « autre chose » mais aussi de repérer les traces d'utopies déjà présentes dans notre monde. D'un côté, l'association pour laquelle je travaille met en place une gouvernance partagée. De l'autre, une ZAD s'installe pas loin. J'y ajoute un collectif qui propose des activités de care communautaire à prix libre. Et puis, un *free-shop* pour les personnes précaires ouvre ses portes. Parfois je me sens révolutionnaire rien qu'en tenant la main de mon amoureuse.



Si l'utopie n'a pas besoin d'être un système parfait, imperméable, résistant à toute critique, alors ces exemples sont des petits bouts d'utopies : imparfaits, cabossés, poreux mais qui ont la force d'être là et surtout d'être en mouvement, d'être la trace concrète au présent de cet « élan utopiste ».

Et c'est avec ces petits bouts d'utopies que je construis ma nouvelle carapace.

Bien sûr ils ne sont pas valorisés, tiennent souvent debout à contre-courant et sont même régulièrement réprimés. Mais ils ont la force d'exister. On dirait parfois qu'on est arrivé·e·s à la fin de l'histoire, comme si le capitalisme raciste validiste hétéro-patriarcal était le point final de notre évolution. Alors un petit rappel est de mise : « La fin de l'esclavage, le droit de vote des femmes, l'avènement de l'État-providence – tout cela sont des idées progressistes qui ont commencé par être folles et "irrationnelles" avant d'être acceptées et considérées comme de simple bon sens<sup>10</sup>. »

Aujourd'hui, j'ai emménagé à la frontière entre le pays du réalisme et celui de l'utopie. J'y ai construit une cabane le plus haut possible pour avoir la tête bien dans la lune. Je recommande fortement de prendre de la hauteur pour observer les utopies et si vous avez de la peine à les repérer, voici un petit aide-mémoire : elles sont multiples, expérimentales, fragmentées, imparfaites, instables et parfois même incohérentes, elles aiment les personnes humaines et faillibles plutôt que les héros·ine·s et favorisent la construction collective et le care tout en se donnant le droit de se tromper et en s'obligeant à constamment se remettre en question et se renouveler. Et, en attendant la chute de la frontière, je vous invite à la traverser le plus souvent possible, à toujours recommencer, c'est comme ça qu'elle se fissure.

**Julie Bianchin**

*Illustrations: Julie/Julot Wuhrmann*

#### Quelques utopies bien ancrées dans le présent

*Manifeste pour une démocratie déviante - Amours queers face au fascisme*, Costanza Spina, Éditions trouble, 2023..

*Pour une écologie pirate – Et nous serons libres*, Fatima Ouassak, Éditions la découverte, 2023.

*Rester barbare*, Louisa Yousfi, Éditions la fabrique, 2022.

- 1 BREGMAN Rutger. *Utopies Réalistes*. Éditions Points. 2018. p. 20.
- 2 BERTHIER Manon. « Mauvais genres. 1924 ?-2022, écrire le lesbianisme dans les littératures de l'imaginaire », dans *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*. Le Cavalier Bleu. 2022.
- 3 TURBIAU Aurore. Propos recueillis par THIÉBAUT Elise. « À quoi rêvent les écrivaines féministes ? », dans *La Déferlante*, n° 12. 2023.
- 4 LE GUIN Ursula K. « Fiction-Panier », dans LE GUIN Ursula K., *Danser au bord du monde : Mats, femmes, territoires*. Éditions de l'éclat. 2020.
- 5 DELORME Wendy. *Viendra le temps du feu*. Éditions Cambourakis. 2021.
- 6 TURBIAU Aurore. Propos recueillis par THIÉBAUT Elise. « À quoi rêvent les écrivaines féministes ? », dans *La Déferlante*, n° 12. 2023.
- 7 CARABEDIAN Alice. *Utopie Radicale – Par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*. Editions du Seuil. 2022. p. 43.
- 8 Attention une partie de la littérature de l'imaginaire (surtout des années 1970) s'appuie aussi sur des fortes figures de références (p. ex. : mythologie grecque) et flirte parfois avec l'élitisme, avec des pensées magiques et essentialistes, et se focalise aussi souvent sur des imaginaires exclusivement blancs. Il reste donc encore beaucoup de boulot, d'où l'importance de toujours recommencer, réouvrir la brèche et de se remettre en mouvement.
- 9 BERTHIER Manon. « Mauvais genres. 1924 ?-2022, écrire le lesbianisme dans les littératures de l'imaginaire », dans *Écrire à l'encre violette. Littératures lesbiennes en France de 1900 à nos jours*. Le Cavalier Bleu. 2022.



# La plongée t'a plu ?

Mets tes palmes est une revue indépendante qui a pour but de rester accessible à toutes en proposant ses numéros à prix libre. Si tu as aimé celui-ci et que tu souhaites encourager la parution de prochaines revues, n'aies pas peur de te mouiller, fais un don ! Cela nous permettra de continuer à faire des longueurs.

## Tout soutien est bienvenu et restera anonyme

Pour indication, le prix d'impression d'un exemplaire est de **7,5.-** le prix conseillé est de **12.-** et le prix de soutien est de **20.-**

Si tu souhaites recevoir les trois prochains numéros à la maison, tu peux souscrire un abonnement en remplissant le formulaire sur notre site [www.mets-tes-palmes.com](http://www.mets-tes-palmes.com) ainsi qu'en effectuant le paiement sur notre compte bancaire ou via Twint.

Le prix de l'abonnement standard est fixé à **45.-** (frais de port compris)  
Le prix de l'abonnement de soutien est fixé à **75.-** (frais de port compris)

**CH24 8080 8008 1294 8731 9**  
Nom **Association Mets tes palmes**  
Adresse **1800 Vevey**  
Communication **Don / Abonnement**

## Paiement via Twint

**Effectuez un paiement avec TWINT !**



Scannez le code QR avec l'app TWINT



Confirmez le montant et le paiement



**Mets tes palmes**  
**Revue féministe\***

metstespalmes@gmail.com

[www.mets-tes-palmes.com](http://www.mets-tes-palmes.com)

Instagram @mets.tes.palmes

**Rédaction**

Suzanne Badan, Julie Bianchin, Val Bovey,  
Clara Eichenberger, Amina Jendly  
Julie / Julot Wuhrmann, AstrAl

**Rédacteuricexs invité·e·x·s**

Emma Chataigné, Liana Grybanova,  
Omar Odermatt, Serife Oruç, Elvana Tufa,  
Kebei Raimatou Sih

**Corrections et sources**

Suzanne Badan, Clara Eichenberger,  
Mathilde Fragnière, Sandra Jamet,  
Julie / Julot Wuhrmann, Val Bovey

**Production et graphisme**

Al S. Gutierrez

**Illustrations et photographies**

Julie/Julot Wuhrmann (1<sup>ère</sup> de couverture,  
2<sup>ème</sup> de couverture pp. 18, 32, 40, 45, 49, 57,  
58, 59, 51, 53)

Al S. Gutierrez (pp. 11, 30, 31, 39, 61, 3<sup>ème</sup> de  
couverture)

Amina Jendly (pp. 20, 55)

Natacha de la Torre (pp. 5, 6)

Marie Brocher (p. 15)

**Artistes invité·e·x·s**

Kristine Kostava (p. 24, 29)

**Impression et façonnage**

Imprimexpress Sàrl  
Rue des Moulins 17  
1800 Vevey

**Tirage**

250 exemplaires

Avec le soutien de la Ville de Vevey

**Achévé d'imprimer le 8 octobre 2024.**



